

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 211

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

10 Novembre 1932

DÉTECTIVE

Détenu 63-04



Dès leur arrivée à la Centrale de Poissy, les détenus sont mesurés par un gardien à qui pas un signe, pas un détail n'échappe.
(Lire, pages 4 et 5, le sensationnel reportage vécu de P.-E. Achour.)

AU SOMMAIRE { L'échafaud sur la place publique ? par Maggie Guiral. — Le rendez-vous des « Morts », par Louis Palauqui. — Les partisans, par Étienne
DE CE NUMÉRO { Hervier. — Sous les doigts du vannier, par Henri Becriaux. — L'appel de l'ombre, par G. Rougerie. — Ville d'amour, par Jérôme Maynard.

FAUX TÉMOINS

DEPUIS trente ans, on n'avait pas vu, aux Assises de la Seine, un procès de faux témoignage : celui qu'a jugé, le 28 octobre, le jury parisien mérite donc une mention particulière, et la rareté de la cause n'est pas moins à signaler que la singularité du verdict.

En quelques mots, l'affaire peut se résumer ainsi :

Un homme a été condamné sur la déclaration d'un témoin. Après la condamnation, le témoin, pris de remords, avoue qu'il a menti, et que son mensonge lui a été inspiré, sinon suggéré, par un de ses amis qui avait intérêt à faire condamner un autre à sa place. Ces faits graves ayant été révélés au Procureur de la République, une instruction est immédiatement ouverte pour faux témoignage et subornation de témoin contre les deux hommes responsables d'une erreur judiciaire.

Le procès en faux témoignage se déroule sans incident : l'un des accusés continue à avouer son crime, l'autre persiste à nier, mais les charges sont graves, et, aux termes des débats, les jurés rendent un verdict en deux phrases qui marquent entre elles une grave contradiction.

Les juges populaires décident d'abord « qu'il est constant qu'il y a eu un faux témoignage ».

Puis ils déclarent non coupable le faux témoin et celui dont il aurait été l'instrument.

« Jugement de Salomon », ont écrit certains chroniqueurs judiciaires. Décision qui veut faire la part des choses, en ne prononçant pas contre des accusés tous jeunes, et sur qui les meilleurs renseignements avaient été fournis, une condamnation qui, au début même de leur vie, les eût marqués d'une tache. Mais, par contre, voulant apaiser leur conscience, ils ont décerné à celui qui avait été la victime du faux témoignage un certificat d'honorabilité en laissant entendre qu'il avait été accusé sur une parole mensongère.

Une question domine ce curieux procès, et elle n'a pas échappé à l'inquiétude du jury dont la longue délibération a dénoté le trouble : pourra-t-on maintenant reviser le procès de l'homme injustement condamné ? Le code d'instruction criminelle a limité très strictement les cas de révision. L'article 443, dans son paragraphe 3, stipule « que la révision pourra être demandée lorsqu'un des témoins entendus aura été, postérieurement à la condamnation, poursuivi et condamné pour faux témoignage contre l'accusé ».

Mais le code dit bien « condamné » et, en l'espèce, le faux témoin proclamé tel par le verdict a été poursuivi, mais acquitté ; et, conséquence logique, mais suprêmement injuste de l'arrêt, la victime du faux témoignage, qui déjà a subi un grave préjudice matériel et moral par une détention de plusieurs mois, devra payer les frais du procès intenté au faux témoin. Devant une pareille incohérence, l'on ne peut que regretter les lacunes de la loi, qui devrait, dans un cas aussi exceptionnel et en présence de faits qui choquent autant l'équité, permettre à la Cour de prononcer à tout le moins, lorsque le faux témoignage a été reconnu, une condamnation à des dommages et intérêts qui serait, pour la victime, un début de réparation.



Couloises sanglantes

Un drame poignant vient de se dérouler aux portes de l'Opéra de Charlottenburg, à Berlin.

C'est vers minuit, alors que la célèbre cantatrice Gertrud Bindernagel quittait le théâtre, après avoir pris part à la représentation de *Siegfried*, que le mari de l'artiste, l'ex-banquier Hintze, déchargea sur elle son revolver, la blessant grièvement.

Les époux étaient en instances de divorce et Mme Bindernagel accusait son mari de vivre exclusivement à son crochet, depuis que la banque



La cantatrice Gertrud Bindernagel, son mari et son fils.

qu'il dirigeait avait fermé ses portes.

Le soir du drame, la cantatrice se rendit comme d'habitude à l'Opéra pour y chanter son rôle. Elle avait interdit l'accès du théâtre et de sa loge à son mari. Hintze avait forcé la consigne ; pendant toute la représentation, il avait erré dans les couloirs... Ainsi que l'instruction put l'établir plus tard, il avait eu d'abord l'intention d'abattre sa femme tandis qu'elle était en scène.

Puis, il changea d'avis, prit plusieurs consommations à la buvette, et alla attendre sa femme à la sortie des artistes.

A peine l'eut-il aperçue qu'il se précipita sur elle, son revolver à la main. Il tira à bout portant en criant : — Tu dois mourir avec moi !...

L'assassin, qui semble avoir prémédité son crime, fut arrêté tandis que la victime était transportée d'urgence à l'hôpital.

Ce crime a provoqué une vive émotion à Berlin, où la cantatrice compte de nombreux admirateurs.

Quelques-uns des mutins yankees ramenés à « la raison » !

Mutineries

Deux prisons du Nouveau-Monde furent presque simultanément le théâtre de révoltes sanglantes, dont l'une eut lieu au Canada et l'autre aux États-Unis, entre le 20 et le 22 octobre.

A la prison de Portsmouth (Ontario), un des établissements pénitentiaires les plus importants du Canada, 200 détenus rebelles se sont emparés de la cuisine, de l'économat et des garde-mangers de la prison, ce qui leur a permis de se retrancher contre les gardiens et les forces armées, et de subir un véritable siège.

La révolte avait été provoquée par la réduction de la ration de tabac et la promiscuité dont souffrent les détenus depuis que la prison est surpeuplée — le nombre des habitants ayant récemment doublé.

A Welfare Island, non loin de New-York, la mutinerie eut pour cause un conflit entre détenus de différentes races, qui fut porté devant l'arbitrage du directeur de la prison.

Au cours de la discussion qui s'éleva, un des prisonniers poignarda un de ses camarades.

Aussitôt, la bagarre devint générale ; elle se répandit avec la rapidité d'un éclair à travers la prison toute entière, et la révolte ne fut réprimée que grâce à des renforts de policiers envoyés de New-York, armés de mitrailleuses et de bombes lacrymogènes.

Le «baedeker des speakeasies»

La prohibition agonise... Les prochaines élections vont, selon toute probabilité, ramener en Amérique la vente licite de la bière d'abord, de l'alcool ensuite.

En attendant, voici qu'un ingénieur écrivain a publié un volume intitulé



Une sorte de guide des speakeasies vient d'être publié.

Les Oasis de Manhattan, qui donne une description détaillée ainsi que les « adresses approximatives » des speakeasies de New-York.

Nous y relevons quelques détails fort instructifs : les bars clandestins versent à la police 65 % de leurs bénéfices, afin de s'assurer contre les « raids », questions indiscrètes et perquisitions.

La Préfecture de police détient une liste alphabétique des speakeasies et téléphone chaque nuit aux principaux établissements afin de s'assurer « que tout est en ordre ».

Les camionneurs qui livrent les stocks d'alcool à destination touchent 6 dollars par tonneau, tandis que le policeman du coin prélève un dollar sur ledit tonneau.

Sous le régime actuel et malgré la bienveillance des autorités, il est impossible de fabriquer de la bonne bière en Amérique.

Le procès de Honolulu

Entendrons-nous de nouveau parler de Thalia Massie, l'héroïne de la tragédie de Honolulu ?

On se souvient que son mari, le lieutenant de la flotte américaine, assassina le Hawaïen Joseph Kahahawai qui, avec quatre autres indigènes, avait été inculpé du viol de la jeune femme.

Convaincu de meurtre et condamné aux travaux forcés, en même temps que sa belle-mère, Mrs Fortescue, qui avait pris part à la vengeance de son gendre, Massie et ses complices



Le lieutenant Massie et sa femme après leur grâce.

avaient été graciés par le gouverneur Juda. Il avait gagné l'Amérique avec sa femme et Mrs Fortescue, et tous trois tâchaient d'oublier les tragiques péripéties de ce procès sensationnel.

Or voici que des « faits nouveaux » remettent tout en question.

Le Procureur Kelly, l'implacable accusateur de Massie, a patiemment travaillé à la réhabilitation des « hommes de couleur » accusés du viol de Mrs Massie, qui attendent leur jugement à la prison de Honolulu.

Il a employé à cet effet une firme de détectives privés, qui ont établi que ni Joseph Kahahawai, tué par Massie et ses complices, ni les quatre autres indigènes ne sont les véritables agresseurs de Mrs Massie.

Cette découverte a suscité une vive effervescence à Honolulu, et provoquera sans doute de nouveaux troubles.

La révision du procès du lieutenant Massie semble être imminente.

VOILA CENT ANS

11 NOVEMBRE-18 NOVEMBRE 1831

Depuis le début de novembre, le terreur règne à Cahors. Un vampire hante les berges du Lot : le 2 novembre, attentat contre une fillette, le 5 novembre, contre une petite bonne de seize ans ; le 11, contre une jeune femme. Mais, à l'instant même où, sous un pont, l'éventreur massacrait sa victime à coups de coutelas, une ouvrière atterrée s'approcha attirée par des plaintes affreuses. A son aspect, le sadique s'écria :

— Arrêtez... laissez-nous... Elle veut mourir vierge !

Déjà, des passants accoururent et ruent sur le misérable qui hurle, tandis qu'on l'entraîne, à demi lynché.

— Elles voulaient se détruire, alors je les ai tuées... Je suis un vrai disciple de Saint-Simon.

Ce vampire avait vingt ans.

Le 11 novembre, à Boulogne-sur-Mer, drame horrible et mystérieux. Un brasseur de la ville est retiré d'une énorme chaudière pleine de bière en ébullition. Sous ses vêtements, la chair se détache en charpies fumantes. On découvre au côté une blessure suspecte. Est-ce un suicide ou un crime génial, car, un quart d'heure plus tard, on n'eût plus retrouvé dans la chaudière que des os informes ? L'émotion est grande dans le département.

Les deux frères Delaval, acteurs à l'Odéon, avaient, un soir d'été, assassiné de compagnie une petite actrice, dans les dunes de Dunkerque. Le 13 novembre, le jury du Nord les condamne à mort ; Armand Delaval prononça alors ce sinistre calembour :

— Nous mourrons d'une mort sûre !

Et il se mit à rire.

Le 14, on pend à Glasgow un nommé Dofly. Celui-ci avait tenté de faire périr son encombrante épouse en l'enivrant jusqu'à ce « qu'elle en creve ». Faute d'y réussir, il la transporta sur un feu ardent de charbon de terre. L'infortunée, incapable de se remuer, eut les entrailles brûlées et succomba... La fillette des époux mourut une heure après l'exécution de son père.

Le 16, un ancêtre pick-pocket opère aux Tuileries. Il s'approche des priseurs, et leur demande l'aumône d'une pincée de tabac. Les plus charitables s'exécutent et le filou, d'un geste en apparence maladroit, jette à terre la tabatière. Ses bienfaiteurs, maugréant et courbés en deux, tentent de ramasser leur bien. A cet instant, notre compère retourne vigoureusement leur veste sur les épaules, escamote leur porte-monnaie et disparaît avant que les volés se relèvent et reprennent leurs esprits.

Le 17 novembre, le célèbre praticien Orfila commence, à la Faculté de Médecine, un premier cours public de toxicologie et de médecine légale, devant un amphithéâtre garni d'étudiants enthousiastes. De ce premier noyau d'élèves devait sortir les criminalistes et les experts en justice les plus fameux du dix-neuvième siècle. Ce jour-là, la police scientifique était née ; la véritable chasse au crime s'était ouverte.

Bientôt :

LES IRRÉGULIÈRES

La pathétique et lamentable odyssee de toutes celles qui vivent en lisière de l'amour vénal...

par

Jean GUYON-CESBRON

A partir du 24 novembre :

LE "GRILLING"

Grand reportage sur les mœurs de la police américaine

par

le célèbre écrivain

Henry MUSNIK

ADMINISTRATION **RÉDACTION** **ABONNEMENTS**

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71 DIRECTEUR : FRANCE ET COLONIES..... 65. » 35. »

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS **MARIUS LARIQUE** ÉTRANGER (TARIF A)..... 85. » 45. »

COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37 ÉTRANGER (TARIF B)..... 100. » 55. »

Al Capone et Napoléon

S'il faut en croire les confidences que nous fait un de ses anciens gardes du corps, le héros favori du fameux gangster Al Capone serait notre Napoléon. A dire vrai, la bibliothèque d'Al Capone est riche en ouvrages de toutes sortes. Notre gangster se flatte d'avoir une culture étendue et d'ailleurs chaotique. Il adore les mémoires sur la guerre de Sécession et sur la conquête du Far-West, mais il lit aussi les œuvres de Roosevelt, Carnegie, Rockefeller et Ford. Il a un rayon très documenté sur la gastronomie, un autre sur la guerre sous-marine, un troisième sur la culture de la vigne, etc... Côté roman, ses auteurs préférés sont : Mark Twain, Upton Sinclair, Stevenson, O'Henry et Hergersheimer, ce qui n'est pas si mal. Point de livres italiens (en dépit de l'origine sicilienne de Capone), sinon la *Divine Comédie*. Point de livres français, en dehors d'une admirable collection d'érotiques, abondamment illustrés,



Dans sa geôle, Al Capone dévore tous les livres sur Napoléon.

des *Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, et d'un recueil de pensées de Napoléon. Tous les autres volumes sur l'empereur sont des traductions anglaises : c'est en anglais qu'Al Capone a lu le *Mémorial de Sainte-Hélène*, le *Souper de Beaucaire* et le *Bulletin de la Grande Armée*.

Lu et relu, car il paraît que cette bibliothèque napoléonienne est très fatiguée.

La faiblesse de l'Empereur

Al Capone admire Napoléon, mais garde vis-à-vis de lui tout son sens critique :

— Ce qui lui a manqué, déclare-t-il notamment, c'est l'inflexibilité. Après Austerlitz, il avait le tzar à sa merci. Il l'a épargné pour, dit-il, s'en faire un ami : grave faute de tactique ! Retenez bien ceci : quand on agit en gentleman, vos rivaux se disent que vous êtes faible. Il n'y a qu'une loi : quand tu as empoigné ton ennemi à la gorge, serre bien. Napoléon tenait à la gorge ce mauvais garçon d'Alexandre. Et il n'a pas serré. Ce sont des fautes qu'on ne pardonne jamais. Sept ans après, le mauvais garçon sort de ses sales déserts de glace et porte sa main ignoble sur la gorge de Napoléon. Et lui, il serre. Il a compris la loi de la vie que Napoléon, malgré tout son génie, n'a pas comprise. Il n'y a pas de grâce ; la grâce est une faiblesse.

Il ne doit pas faire bon tous les jours aux côtés d'Al Capone !



Un agent du fisc a rendu muette la cloche d'Oujgradiska.

L'ECHAFAUD SUR LA PLACE PUBLIQUE ?

L'opinion de M. Pressard, Procureur de la République (1)

Je n'étais pas sans crainte. Que me réservait la règle du silence, d'observation aussi stricte chez les magistrats que chez les religieux ? On n'interviewe pas le Procureur de la

République.

— C'est vrai, avoue M. Pressard. Émanation du gouvernement, je n'ai pas le droit de parler. Mais, sur un tel sujet, je crois qu'il est possible de ne pas le mettre en cause.

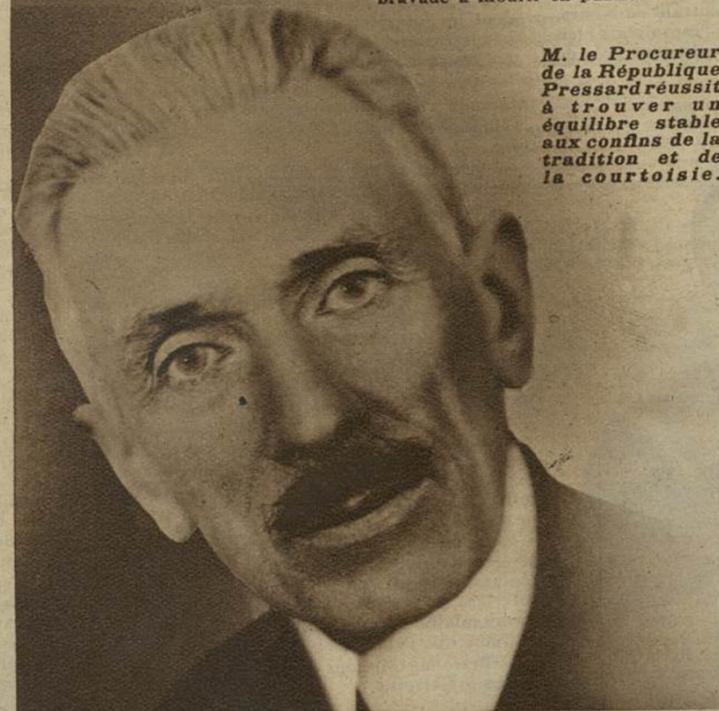
J'admire que, aux confins de la courtoisie et de la tradition, M. Pressard pût trouver un équilibre stable.

— Il faut croire à l'exemplarité, me dit-il. C'est toute la justification de l'exécution capitale. Nous ne sommes pas là de droit divin, n'est-ce pas ? Et si l'ordre social nous délègue à punir, c'est bien au nom de quelque décisive vertu.

Il cherche dans sa mémoire, avec cette soumission à la vérité qui a toujours tyrannisé les grandes carrières.

— D'ailleurs, voulez-vous des souvenirs ? J'ai été substitut, président de Chambre, juge des appels correctionnels ; j'ai opéré à l'époque de Bonnot (lui et sa bande, quels hommes ils eussent été pendant la guerre !). Au bout du combat livré entre eux et la police, ils restaient trois, tous les trois condamnés à mort. Or, le matin de l'exécution capitale, un de mes collègues eut la douce charge d'annoncer sa grâce à Dieuonné. J'observais ce dernier par le judas, et jamais je n'oublierai son expression tragique. Je revois son rictus formidable ; j'entends encore son énorme halètement. Les travaux forcés, la sanction à longue échéance, qu'importait : il vivait !

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 267.



M. le Procureur de la République Pressard réussit à trouver un équilibre stable aux confins de la tradition et de la courtoisie.

M^e César Campinchi, qui porte avec la plus authentique simplicité son prénom tumultueux, a le génie de la finesse et de l'acuité.

— Sans doute la peine de mort devient-elle exemplaire dès qu'elle est répressive. Encore, à ce moment, pourrait-on penser qu'il est trop tard. Mais de nombreux esprits nourris d'expérience estiment même que, dans la prévention du crime, elle n'est pas totalement inopérante. La question que je vous pose est autre : trouvez-vous que la publicité de l'exécution capitale, la publicité formelle, renchérisse sur cette exemplarité ?

— Je ne le crois pas. Notez, d'ailleurs, combien elle est restreinte aujourd'hui.

— Peut-être est-ce là son défaut ? — Distinguez alors entre le public et le lieu. Supprimer la publicité ne pourrait plus être maintenant que renoncer à la place publique — c'est-à-dire, pour Paris, au boulevard. Mais on ne saurait restreindre le nombre d'assistants. Vous ne voudriez pas, sans doute, d'un escamotage, d'une exécution en cachette ? Seul, le lieu changerait. Pour ma part, je crois qu'il deviendrait sans dommage la cour intérieure de la prison. Le criminel se moque que l'échafaud soit dedans ou dehors.

Et, comme il lit dans mes yeux, M. Pressard ajoute, lâchant ses mots un à un :

— Au contraire, pour cette gent toute spéciale, il y a une sorte de bravade à mourir en public.



...et celle de M^e César Campinchi

Il porte avec la plus authentique simplicité son prénom tumultueux, mais, si chacun avait le patronyme qu'il mérite, c'est Ulysse qu'il devrait s'appeler. D'autres dégagent la puissance ou la force, commandant à l'imagination, laissent voir, dès l'abord, les muscles et leur chair ; lui, s'inscrit dans la finesse (et même un peu plus : l'acuité), dans l'ordre, héritier discret et sage de l'équilibre classique.

— Tant qu'il y aura une peine de mort, affirme-t-il, il faudra qu'elle soit officielle et publique. Pas de cave, je n'en veux pas.

Et, comme il me voit désemparée, il précise :

— Mais si vous cherchez ma véritable position, elle ne peut se définir que par rapport à la condamnation capitale. Tout gravite pour moi autour de la peine de mort, s'ordonne en fonction d'elle. Eh bien ! je me porte résolument contre. Elle ne se soutient plus au nom d'aucun principe ; elle n'est pas moderne.

Le mot me heurte.

— Voyons ! reprend Campinchi ; vous n'aimez pas moderne ? Je propose actuelle. Vous sentez bien que, pour être efficace, une peine doit rester actuelle dans sa forme et dans son esprit. Sinon, l'hiatus entre la sanction et son effet pose, et résout négativement, toute la question de l'exemplarité, dont j'attends que vous me brandissiez le spectre.

— Mais puisque, aujourd'hui, je vous pose un problème plus étroit, pouvez-vous m'affirmer que la publicité est nécessaire tant que les peines en l'état seront maintenues ?

— Peut-être pas absolument. D'abord, vous le savez, en pratique, les apaches ne peuvent plus assister à l'exécution capitale. Tout cela se réduit à ce que, massés à 2.500 mètres, au Lion de Belfort, par exemple, ils pensent qu'on est en train de régler le sort d'un des leurs. Peut-être aussi, lorsqu'on n'a pas réveillé M. Deibler à l'heure exacte, à laisser, pour quelques secondes supplémentaires, un pauvre type se colleter avec la vie éternelle. La vérité, au fond, est une vérité formelle. Il faut une publicité pour la peine de mort comme il faut une publicité pour un jugement. On signifie, par là, l'exécution à l'ordre social.

— Piètre justification.

— C'est mon sentiment. Aussi je n'y tiens pas. Alors, vous voyez, faites-moi dire ce qui m'importe seul : plus de peine de mort, et, du même coup, j'ai répondu à votre question selon ma conviction intime.

(A suivre.) Maggie GUIRAL.

Le lincoln de ciment

Le revolver et la mitrailleuse ne suffisent plus aux gangsters pour accomplir leur vengeance... Ils ont actuellement recours à une nouvelle méthode qui leur permet en outre d'effacer toute trace de leur crime, pour une certaine période de temps, du moins...

Il y a de cela quelques mois, on repêcha dans l'East-River, à New-York, un tonneau de ciment renfermant un squelette humain qu'il fut impossible d'identifier.

Depuis, on a trouvé, sur la côte de New-Jersey, un autre de ces tonneaux rempli de ciment solidifié, dans lequel était encastré le cadavre de Joseph Bloom, un des bootleggers les plus célèbres de New-York, qui avait disparu depuis le 8 août.

La macabre découverte semble prouver que les gangsters soumettent leurs ennemis à un nouveau et effroyable genre de supplice...

La peur d'être enlevé

Samuel Insull qui, en même temps que son frère, Martin Insull, est accusé d'escroquerie et de détournements dont le bilan représente un chiffre astronomique, a été arrêté, puis relâché par la police d'Athènes où le magnat était venu se réfugier, puis vient d'être arrêté à nouveau.

Insull, qui est le roi — détrôné — de « la Force motrice et d'éclairage », a infligé aux milieux d'affaires américains un krach dont l'envergure dépasse celle de l'affaire Krüger.

Insull est l'objet d'une demande d'extradition, mais les autorités grecques s'étaient déclarées impuissantes, le traité d'extradition entre la Grèce et l'Amérique n'ayant pas été ratifié.

Insull avait l'intention de s'installer à Athènes et d'y passer l'hiver entre son avocat anglais, le jeune et brillant Arthur Page, son avocat grec, Cristos Ladas, et son garde du corps et interprète, Peter Vanech.

Or, il y a de cela quelques jours,



Le banquier Samuel Insull, qui vient d'être arrêté à Athènes.

le magnat reçut d'un de ses amis de New-York un câble où celui-ci l'avertissait qu'un grand danger le menaçait.

Quatre détectives grecs, mais entraînés à l'école des policiers américains, étaient sur le point de quitter New-York pour gagner la Grèce.

Ils avaient pour mission de « kidnapper » Insull et de l'emmener secrètement dans un Etat européen où les lois d'extradition pourraient jouer.

Insull s'est immédiatement rendu à la Préfecture de Police d'Athènes, où celui-ci avait passé un si mauvais quart d'heure en arrivant, et a réclamé la protection des agents grecs.

Ces menaces ayant été confirmées par diverses autres sources d'information, « Sam » Insull n'osait plus quitter son hôtel par peur d'être enlevé, quand on l'appréhenda...

Fisc et religion

Doit-on considérer une cloche d'église comme un article de luxe ? Telle est la question qui passionne actuellement les habitants d'une petite localité yougoslave, Oujgradiska, qui viennent d'acheter pour leur paroisse une cloche destinée à remplacer celle qui fut fondue pendant la guerre.

Quand cette cloche est arrivée, un agent du fisc s'est opposé à ce qu'elle fût installée tant qu'un impôt de 1.750 dinars — environ 750 francs — n'aurait pas été payé.

— Une cloche est un article de luxe, dit-il au prêtre qui protestait. Tant que vous n'aurez pas acquitté l'impôt, vous n'aurez pas le droit de sonner.

En vain fut-il objecté qu'aucune loi n'obligeait à payer d'impôt pour sonner une cloche d'église. L'agent du fisc fut inflexible.

Et, pour ne pas avoir d'histoires, le prêtre a décidé de ne pas sonner la nouvelle cloche tant que la question ne sera pas élucidée, mais, par voie de représailles, il a arrêté la sonnerie de l'horloge paroissiale.

Quand une femme joue

La police de Budapest vient d'intervenir aux citoyennes de cette ville de jouer aux cartes dans les cercles et autres endroits publics.

C'est qu'en effet les maris de ces dames se plaignent amèrement de leurs épouses qui jouent gros jeu, y perdant non seulement leur argent de poche, mais encore les petites économies de leurs époux.

C'est tout particulièrement le bridge, joué à un taux des plus élevés, qui a occasionné de véritables ravages dans les paisibles familles bourgeoises de Budapest.

Le frisco

Jouera-t-on au frisco, cette année, à Cannes ou à Deauville ? Le procès de Fernandez, qui tua trois de ses compatriotes, et que, seule, sauva l'éloquence de Henry Torrès, révéla aux amateurs de cartes ce jeu fructueux, frère nouveau-né du baccara. En fait, les règles en sont difficiles, car elles exigent du joueur une préconnaissance des cartes, si l'on peut dire, une sorte d'avant-première, qui le rend impraticable entre gens de bon ton.

La Collection "LES DOCUMENTS BLEUS" publie le célèbre reportage de

MARCEL MONTARRON

Ciel de Cafard

L'un des plus grands succès de DÉTECTIVE

12 fr.



Préface de PIERRE MAC ORLAN

DÉTENU (63-04)

Une fois que j'eus passé, entre deux gardiens, le porche de la Centrale de Nîmes (à gauche), la voiture cellulaire (ci-dessous) où l'on me fit monter partit vers Avignon...

... Marseille, d'où le cercueil d'acier, remorquant toujours la grande peine des hommes, repartit vers Orange, Lyon, Dijon et, enfin, Paris. Onze jours de voyage éreintant et de mortel ennui.

IV. — PÉRÉGRINATIONS (1)

Mon auto-dénonciation devait fatalement produire l'effet que j'en attendais. S'accuser de l'assassinat de Philippe Daudet c'était presque, à coup sûr, intriguer la justice ; il me manquait, certes, les détails du drame, mais les vagues souvenirs que j'avais gardés de cette affaire, joints à mon imagination créatrice, firent que je pus donner au jeune — au très jeune — magistrat instructeur de Nîmes qui vint m'interroger l'impression que j'avais pour le moins joué un rôle de premier plan dans cette affaire.

Dans ma petite cage, au dortoir, j'attendais chaque matin l'annonce du transfert libérateur qui me permettrait de fuir les mauvais traitements que je subissais à la Centrale de Nîmes, et surtout de la revoir, Elle, car j'escomptais bien faire un assez long séjour à Paris, tout près de Colette.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 208.

Ce sont les détenus qui, pour la somme de deux francs cinquante — dont ils ne touchent que la moitié — montent, dans les ateliers de "rotin", les fauteuils aux couleurs riantes que l'on voit à la terrasse des cafés.



Mars teintait de rose nos réveils attristés ; — la Centrale n'interdit pas d'être poète. Voyez par là qu'une nouvelle saison est pour le prisonnier une étape de plus franchie, trois mois de moins à tirer.

Le 23 mars 1931, à six heures du matin, le gardien de la dernière ronde de nuit, accompagné du prévôt, s'approcha de ma cellule. Je dormais profondément :

— Achour ! Prenez toutes vos affaires. Habitué depuis longtemps à ces réveils qui n'annoncent généralement rien de bon, je m'exécutai avec l'indifférence du joueur qui ne regarde même plus la boule s'arrêter.

Soudain, du fond du dortoir, mon ami Jean-Corse cria :

— Adieu, Pierrot ! Courage et bonne chance. Du centre, de la gauche, de l'aile droite partaient les interjections :

— Il est gracié, Pierrot ?

— Non ! Conditionnelle.

— Penses-tu ! répliqua Ahmed, Achour y en a descendu cachot pour la pipe.

Mon ami Jean, lui, avait compris. J'étais transféré.

À peine hors de ma cellule, j'exécutai un « à gauche » impeccable dans la direction du fond. Le pouce, l'index et le majeur de Jean étaient déjà hors du grillage. Je lui serrai les doigts à les lui briser.

— Adieu, Jean !

— Adieu, Pierrot ! Et... dis-leur tout, là-bas, quand tu sortiras.

— Oui, criaient les autres ; raconte Pierrot, raconte nos souffrances !...

Le cercueil d'acier roulant devant encore me garder onze jours, plus trois...
La voiture cellulaire quitta Nîmes avec un seul occupant : moi. Après six heures de voyage, je passai la première nuit à Avignon où trois petits militaires furent, le lendemain, mes compagnons de voyage.

Extraits de la prison à huit heures du matin, je pensais que le voyage avec mes nouveaux camarades serait très court jusqu'à Paris. Il n'en fut rien. À peine étais-je installé dans la boîte rectangulaire formant cellule à l'intérieur du fourgon, que j'entendis parler les gaffes.

— Reste-là, toi, nous allons aller chercher les autres à Marseille.

Un seul gardien nous veilla et, jusqu'à onze heures du soir, nous restâmes sur une voie de garage, face à la prison du roi René.

Treize autres soldats, amenés de Marseille, je ne sais quel moyen, étaient emboîtés à tour dans la prison roulante, lorsqu'à 23 heures le train de marchandises démarra, remorquant la grande peine des hommes...

Et, par le Pontet, Bédarrides, Piolenc, Montgon, Etoiles, Portes, Salaise, Senovan, Reu-Meursault, Thenissey, Flagny, Briennon, Valneuve-la-Guyane, et aussi par Orange, Valence, Lyon où nous couchâmes les jambes enfoncées dans la boîte, Mâcon, Dijon, Joigny, Sens et Lun où une autre nuit se passa sous l'œil inquiet de la lune, nous gagnâmes enfin Paris, répète, ce voyage a duré onze jours.

Mon pèlerinage n'était pourtant point terminé. Plutôt que de me laisser à Paris où nous étions en gare, plutôt que d'abréger aussi la durée du voyage et réaliser ainsi, au profit de l'Etat, une économie certaine (puisque les voyages des détenus sont payés à la compagnie pour l'administration), les « fondés de pouvoir », dédaignant le « civil », mirent le cap sur Clairvaux. De là, même jours de plus.

Débarrassé des militaires, le train reprit sa lente route sur Paris.

Nos pérégrinations n'en étaient pour cela que leur zénith.

De la gare de l'Est-Marchandises — pleins de nus, tant mes chevilles étaient enflées — et versant en cet équipage le hall immense et encombré, je gagnai en taxi l'hoffmannesque maison de la Santé.

Deux jours boulevard Arago et la voiture cellulaire sur pneus — oh ! progrès — m'emporta sur Fresnes.

Suis-je arrivé ? Vous voulez rire ! La belle et propre prison de Fresnes m'hébergea cinq jours. Que dirai-je de Fresnes ? Je souhaiterais que toutes les prisons de ce pays lui ressemblassent.

Un conseil pourtant, Monsieur le directeur, servez à vos « clients » du bouillon chaud. Vous êtes excusable, tant sont hauts les étages et lentement les ascenseurs. Mais pourquoi m'avoir placé au quatrième, pauvre rescapé des voitures cellulaires ?

Et, de Fresnes, sur pneus confort, je gagnai Poissy.

Ici, laissez-moi respirer un instant. J'en suis vieux lecteur, et permets que je rassemble mes idées.

Tout d'abord, rien de saillant.

Une prison ressemble par l'extérieur à tout autre immeuble bourgeois : un monumental portail coché, des fenêtres non grillagées sur la façade éclairent les bureaux et les appartements de la direction. De grands murs ? Oui, ils sont hauts, mais... la Banque de France, l'Elysée, le Cloître des Bénédictines ont aussi de grands murs.

Un étranger à la ville ne remarquerait point la Centrale de Poissy tant elle est discrète... Là, tout est gris : les couleurs, les gardiens, les chiens dans le mur de ronde et... les détenus.

Comme à Nîmes, la cérémonie de réception se déroule presque machinalement, tant les arrivages en Centrale sont fréquents (deux voitures par semaine) et tant est grande l'indifférence de ceux que Dumas père appelait « des portes vivantes ».

Comme là-bas, il faut se mettre à poil, écarter les bras, ouvrir la bouche, se baisser, tousser et itou... itou...

Douche, visite médicale et prétoire pour le classement des arrivants.

Je dirai tout d'abord quelques mots de la visite.

Si, dans le chef-lieu du Gard, les visites médicales sont confiées à un homme consciencieux et connaissant à fond l'âme et le corps humain, il n'en va pas de même ici.

Les douze arrivants, nus, se présentèrent à la queue leu-leu devant le disciple d'Hippocrate. La visite totale de la brochette dura environ vingt secondes, — je veux être pendu par les cils si je mens.

On voit alors un rachat classé aux « meubles fer » ; il faut, dans cet atelier, manier le marteau et battre le fer froid qui servira à faire les chaises de squares et de guinguettes, porter des barres en forme de fer à T, comme on en voit dans les charpentes métalliques, assister à toutes les corvées de réception et de rendement du travail. Qu'on s'étonne après cela que des moins de cinquante kilos soient déferés au prétoire chaque semaine pour « défaut de tâche ».

— Vous rappelez-vous, Monsieur le sous-directeur, le petit Espagnol Campo que vous avez



plus de six mois aux « meubles fer » ?
vous encore présente à votre mémoire
de ce petit Andalou, à la peau jaune et
pommettes rouges, qui disait entre deux
de toux :

— Yô ne peux pas, Môssieu le directeur, frap-
avec le marteau trop lourd.

Quinze jours de salle !... c'était votre ré-
Monsieur le sous-directeur.

reconnais cependant — il faut être juste —
le jour où Campo sortit de l'infirmerie.
... mois de quartier cellulaire — toujours
défaut de tâche — vous voulûtes enfin le
classer pour l'affecter à l'atelier des tailleurs.

ajoute, toujours pour être juste, que Campo
pouvait plus travailler... Où est Campo au-
d'hui ?

Et Moya ?... Et Ancona ?... Dois-je en parler...
ne vous gêne pas, Monsieur le sous-directeur.

Alors, à tout à l'heure.

Je dois avant tout rendre un hommage ému
de la mémoire de celui que nous avions coutume
appeler « notre directeur ».

Vous êtes mort, Larue, et, depuis trois mois, les
tenus de Poissy ont perdu leur pilier, leur
vous étiez sévère, mais bon, juste, hu-
ancien élève d'université, vous ne saviez
seulement lire un rapport de gardien, vous
sentiez, vous le traduisiez.

La formalité devant le « toubib » terminée, au
cadencé nous nous dirigeons vers la salle du
hoire pour le classement. Le prétoire, ce jour-
était présidé par M. le sous-directeur Borie.

Le sous-directeur de Poissy vaut cher, très
cher. Du moins il le croit !

Je ne vous parlerai ni de son physique, ni de
un esprit, ni de sa voix harmonieuse... ni de ses
blanches, ni de son képi aux galons d'ar-
.

Qu'il était ?...
Sous-directeur en principe affecté au contrôle
travail ; en fait se mêlant de tout.

Vous voulez vous plaindre au préfet ? me
dit-il un jour. Ecrivez-lui, je vous y autorise.

La lettre est restée dans les cartons du sous-
directeur et Achour se vit infliger trente jours
cellule.

Ce sous-directeur est un modèle type dans
l'administration : un gardien qui sait faire de la
tarde, de l'anglaise, de la ronde...

■ ■ ■

Revenons à nos moutons... ou plutôt au clas-
ment qui a lieu au prétoire.

Vous avez vu à Nîmes la fantaisie courteli-
sque du directeur ; ici, c'est du Christiné sans
musique...

Le modèle de Phidias, venu pour poser la
statue de l'amour, se voit, dans *Phi-Phi*, trans-
mé en étalon... d'amour.

Le sous-directeur de Poissy fait mieux : d'un
cellent garçon coiffeur d'une grande maison de
Paris, il en fait, à la seconde, le chef-cuisinier
l'infirmerie !!!

Achour ?
Classé à l'atelier du « Rotin A ». Montage des
saises longues et fauteuils en rotin, car l'indus-
le du rotin comprend trois ateliers : l'atelier A
l'on monte les carcasses ; l'atelier B où l'on
se les lianes, et l'atelier C où l'on fait le
nnage.

Le tissage et le cannage rappellent trop le tra-
il que j'ai décrit à propos des chaises en paille
ur que je revienne sur ce sujet. Je vais vous
nter seulement le montage de la carcasse.

Vous vous êtes tous assis à la terrasse d'un
fé et tous vous avez remarqué ces meubles
fortables. D'où pensiez-vous qu'ils venaient ?
faubourg du Temple, d'un grand magasin ?

on. Là, on chôme et les enfants n'ont pas de
in. Ce sont les condamnés qui, pour la somme
deux francs cinquante — dont ils ne touchent
la moitié — montent la carcasse du fauteuil
x couleurs riantes.

Le tisseur gagne autant et, pour cinq francs de
avail humain, et pour six francs environ de
atière première, la maison D... et C° vous

livrera un meuble verni, en jonc de Poissy, pour
le prix modique de quatre-vingt cinq francs.

Mais les frais généraux ? direz-vous. Nuls, et
je m'explique.

1° — Il n'y a pas de loyer.

2° — Les assurances ne jouent pas.

3° — Toutes les corvées sont faites par les
détenus.

4° — Eclairage gratis.

Les seuls frais que le confectionnaire débourse
sont le prix d'achat de la matière première, le
double transport de Paris à Poissy et les quel-
ques instruments (scies, marteaux, clous, arle-
quins, sécateurs) dont se sert le détenu sur un
petit établi haut de soixante centimètres, devant
lequel l'homme est assis. Un petit escabeau qu'il
aura confectionné lui-même lui sert de siège.

Généralement, le directeur affecte au rotin les
hommes purgeant une longue peine (3, 4, 5, 6,
8 et 10 ans). Pourquoi ? Parce qu'un homme
acquiert une telle habileté dans le sciage,
l'assemblage et le cloutage des pièces, qu'au bout
de quelques mois il peut fournir une tâche de
35 à 40 francs par jour, ce qui représente environ
12 à 15 fauteuils montés.

Dans les autres ateliers ; papeterie, brosses,
abat-jour, ballons et secotine, le travail est
très simple. L'homme devient un bon ouvrier au
bout d'un mois environ, et à ces derniers ateliers
sont affectés les petites peines (1 à 3 ans).

On affecte également à l'atelier A du rotin
tous les détenus qui, au cours de leur prévention,
ont tenté de s'évader.

Le bâtiment réservé au montage se trouvant
au milieu même de la Centrale et donnant de
chaque côté sur les cours, il est matériellement
impossible de gagner « la belle », selon l'expres-
sion que révéla un jour un maître es reportage,
Marius Larique, dans son enquête sur le bagne.

Ayant tenté à Bordeaux une petite évasion qui
me valut une balle dans la jambe gauche, je fus
a fortiori affecté à ce travail.

L'atelier où se fait le montage des fauteuils
et des chaises se trouve au cinquième, sous les
toits. Loin, très loin, au travers des barreaux,
les frondaisons de Saint-Germain déroulent leurs
masses indéterminées. Plus loin, sont les lumières
de Paris et, tout là-bas... la liberté.

Une soixantaine d'établis sont disposés sur
trois rangées dans la longue salle. L'homme
possède une scie égoïne, un marteau, une paire
de tenailles, un sécateur et un arlequin (instru-
ment de bois perforé au centre et qui sert à
redresser, à la force des jambes et des poignets,
les bois sinueux). Sur l'établi, dans des petits
casiers, se trouvent les clous. Au fond de l'atelier
se dresse une scie circulaire qui débite tous les
morceaux de marronnier que le « détenu-scieur »
lui présente. Les rondins de bois sont coupés à
l'estime et il appartiendra de les œuvrer conven-
ablement. Il faut faire des mortaises dans les
cadres des chaises, fabriquer, à l'aide de la ser-
pette, des petits tourillons qui s'adaptent dans
la mortaise, clouer les tiges dans le cadre, recourber
légèrement l'extrémité des pieds arrière,
pour donner au meuble
l'élasticité propice aux dig-
estions heureuses.

Deux fois par semaine, le
mercredi et le samedi, ré-
ception. Le contremaître ci-
vil, assisté du chef-ouvrier

détenu, prend livraison du travail. Les pièces
mal faites sont refusées et le détenu déferé au
prétoire pour malfaçon. Si un clou est mal
planté, l'œil du chef-ouvrier l'a déjà repéré et,
d'un signe, il écarte la chaise ou le fauteuil ;
il faut alors se dépêcher de faire la petite rec-
tification indiquée.

Un bois formant pied de traverse n'est-il pas
rectiligne ? Le chef-ouvrier, d'un coup de mar-
teau, fait sauter la pièce et vous n'avez plus qu'à
refaire un autre pied ou une autre traverse.

Les meubles correctement travaillés sont
immédiatement enlevés par le magasinier, sur un
signe du contremaître civil qui vous crédite du
produit du travail.

Comme à Nîmes, l'apprentissage au rotin dure
dix jours. Pendant ce temps, l'homme reçoit six
francs par jour, quel que soit son rendement et
même s'il ne produit pas. Mais, la dixième jour-
née écoulée, gare au défaut de tâche !

Le condamné qui a terminé son apprentissage
doit fournir pour neuf francs de travail dès le
onzième jour, ce qui représente environ quatre
fauteuils montés.

La tâche s'élève graduellement chaque mois de
un franc cinquante. Au bout d'un an, l'homme
sera donc tenu de fournir dix fauteuils, soit
vingt-cinq francs de travail. La tâche maximum
est de quarante francs, mais elle n'est imposée
qu'à ceux qui ont deux ans d'atelier.

N'oublions pas que le produit brut du travail
ne revient pas entièrement au détenu. L'Etat en
prend la moitié et, sur la part restant au con-
damné, les cinq dixièmes sont portés au « dis-
ponible » ; les autres cinq dixièmes, affectés au
pécule de réserve qui lui sera remis le jour de la
libération, défalcation faite des frais de justice.

Quelle que soit la durée de la peine purgée,
l'homme est contraint de régler les frais de jus-
tice, qui sont prélevés tant sur le pécule de ré-
serve que sur le pécule disponible. Par une atten-
tion délicate et véritablement touchante, le légis-
lateur, dans la loi de 1929, a voulu assurer l'ave-
nir du libéré : l'homme dont le pécule de réserve
atteint trois cents francs ne sera pas tenu au
paiement des frais de justice ; cette petite for-
tune lui permettant de vivre quelques jours sans
être obligé d'avoir recours aux « amis ».

L'industrie du rotin à Poissy est celle qui rap-
porte le plus tant à l'Administration qu'au con-
damné. Un homme qui purge une peine de cinq
années de prison peut, s'il se conduit bien, en
d'autres termes s'il travaille tous les jours — car
vous n'ignorez point que les punis de salle, de
cachot et de cellule ne travaillent pas — avoir à
sa sortie un pécule variant entre trois et cinq
mille francs, si les frais de justice ne sont pas
trop élevés.

J'ai vu à l'atelier A du rotin un détenu modèle,
« un double galon », être mis en liberté après six
ans de prison avec douze mille francs en poche ;
ce pauvre diable me disait, deux jours avant de
partir :

— J'ai trente-deux ans et je n'avais jamais vu
la couleur d'un grand format (billet de mille).

Mais ce n'est là qu'une exception et, la plupart
du temps, l'homme revient au monde nanti des
trois billets de cent francs incessibles et insaisis-
sables ; encore faut-il que son pécule de réserve
ait atteint cette somme. Ainsi, moi, j'avais la
coquette somme de cent quatre-vingt-seize francs



Je prétendis avoir été mêlé au meurtre de Philippe Daudet pour en finir à jamais avec l'enfer de la Centrale de Nîmes.

au pécule de réserve, et j'ai pourtant tiré cinq ans.

Détenu 63-04 est-il paresseux ? Non.

Prévention... salle, cellule, cachot, infirmerie, repos, j'étais rarement présent à l'atelier, et j'avoue que je n'aime pas beaucoup engraisser messieurs les confectionnaires. J'estime qu'il y a suffisamment de chômeurs qui manquent de pain et qui seraient heureux de faire mon travail, avec cet avantage qu'il leur serait payé huit fois plus.

Un exemple : une papeterie du Sentier, qui occupe deux cents détenus à la Maison Centrale de Poissy, paye le détenu de sept à douze francs par jour pour dix heures de travail.

Camarades typographes, et toi, mon ami margeur, voulez-vous dire deux mots à votre syndicat ?

J'ai parlé plus haut du double galon. Qu'est-ce qu'un double galon ?

Le condamné qui porte sur son bras gauche deux galons rouges en forme de V renversé est celui qui a fourni, pendant le trimestre, la plus forte somme de travail. Il n'y a qu'un double galon par atelier ; les cinq ou six détenus qui viennent immédiatement après lui, dans l'ordre de la production, ont droit à un galon qu'on appelle le galon de travail. Il y a aussi le galon de bonne conduite, bout de laine rouge qu'on porte sur l'avant-bras gauche.

Toutes ces distinctions (1) permettent au détenu d'écrire deux ou quatre fois par mois et de dépenser cinquante centimes supplémentaires en cantine.

(A suivre.)

P.-E. ACHOUR.

Sous l'œil sévère du gardien, il s'agit d'œuvrer les planches débitées de marronnier pour les transformer en cadres de sièges.

La Maison Centrale de Poissy ressemble, par l'extérieur, à tout autre immeuble bourgeois : une monumentale porte cochère (ci-contre, à droite), des fenêtres non grillagées sur la façade, de grands murs. Mais, ici, tout est gris.



FATS DIVERS

Le rendez-vous des « Morts »

Bordeaux
(de notre correspondant particulier).

Le commissaire de police fouilla délicatement parmi les effets de la morte. Les vêtements étaient jetés en vrac sur une chaise de la chambre. La robe de soie — une robe de bal — traînait fripée sur le sol.

Soudain, il sentit un papier crisser sous ses doigts. Il retira une enveloppe. La lettre lui était adressée. Il l'ouvrit et la lut :

Monsieur le Commissaire,
Je vais danser toute la nuit — c'est mon métier — puis, le jour des Morts, à l'aube, je



Les couples tournaient dans une joie factice.



Il l'attendit sous une porte de la place Puy-Paulin.



Henri Daurée s'était décidé à rompre.



A gauche, la fenêtre de la chambre du drame.

tuerai mon amant et me suiciderai...

La tragique déclaration était écrite sur un papier banal de femme élégante, un papier mauve griffé d'une écriture nerveuse, mais énergique.

Le commissaire jeta les yeux autour de lui. C'était le décor d'une chambre de garçon, vulgaire et triste, malgré son papier peint aux couleurs vives et les estampes galantes qui pavoisaient les murs.

Sur le lit, un cadavre s'allongeait, rigide, dont la tête pâle s'auroilait d'une large tache sanglante. Marguerite Front, la petite danseuse du Lion Rouge, était morte.

Assis sur une chaise, la tête bandée de linges blancs, Henri Daurée, son amant, suivait d'un regard vague les opérations des policiers. Il se sentait la tête douloureuse. D'une voix lasse, il déclara :

— Je suis rentré vers quatre heures avec mon amie, que j'étais allée prendre à la sortie du Lion Rouge, où elle est entraînée. Nous sommes rentrés ici, chez moi, et nous nous sommes couchés. Tout à coup, deux détonations m'ont réveillé brutalement. J'ai senti une brûlure à la tempe. Le sang coulait le long de mon visage.

« J'ai appelé Marguerite. Elle était étendue au pied du lit. Sa main tenait encore le revolver. J'ai compris alors qu'elle avait voulu me tuer et se suicider ensuite. Par quel miracle ai-je échappé à la mort ?... »

Son regard se porta sur le lit où gisait la petite morte. Mais il n'y avait aucun reproche, aucune haine, seulement un peu d'étonnement et de souffrance.

Au dehors, dans cette matinée de novembre, les cloches sonnaient leur glas funèbre en l'honneur des Trépassés. Le policier se trouvait en présence du drame banal des amours déçues et mortelles.

Marguerite avait entendu l'appel des désespérés, elle avait résolu de se rendre à leur rendez-vous, aux rendez-vous des morts d'amour, essayant, en vain, d'y traîner avec elle son amant.

Et, pour cela, elle avait choisi ce matin du deux novembre, tout sanglotant des glas funèbres et tout fleuri de chrysanthèmes.

Le Lion Rouge : une boîte de nuit comme tant d'autres.

Parmi la foule lourde de gaieté factice qui se pressait en cette nuit de la Toussaint, le troupeau morne des entraînés, dont la robe de bal — légère, soyeuse, élégante — est l'uniforme de rigueur.

Marguerite Front n'était pas gaie, ce soir-là. Assise à une table, elle pensait à sa vie. A plusieurs reprises, le gérant de l'établissement avait dû lui faire des observations. Elle



Marguerite Front la petite entraîneuse du dancing « Le Lion Rouge », s'était suicidée.



n'était pas employée ici pour rêvasser et ne rien faire.

D'un geste las, elle avait enfin accepté la compagnie d'un gros homme, carré d'épaules, fort de taille, dont le torse de lutteur bombait sous le plastron glacé de la chemise.

On dansa. Puis, le champagne aidant, on en vint aux confidences.

Et ce fut, dans l'éclat des jazz-band, une humble confession, le récit tragique dans sa simplicité d'une pauvre vie manquée et d'un amour déçu.

Marguerite Front avait vingt ans lorsqu'elle avait connu Henri Daurée. Le jeune homme n'avait que dix-neuf ans. Dans toute l'ardeur de leur premier amour, ils bâtirent des rêves tendres. Henri, sitôt son régi-

ment fini, épouserait la jeune fille.

Tout paraissait aller le mieux du monde. Henri partit pour accomplir son service.

Mais, dans cette ville lointaine où le jeune homme se trouvait en garnison, il fit la connaissance d'une autre jeune fille. Elle appartenait à une excellente famille. Sortant d'un pensionnat, elle apportait à Henri Daurée, toute la fraîcheur de ses sentiments et cette science des choses agréables et futiles que l'on enseigne dans les pensionnats de demoiselles et qui font le délice des petits bourgeois.

Henri Daurée revint à Bordeaux. Marguerite Front le trouva changé. Il était devenu distant. Abordait-elle ce dont elle rêvait depuis de longs mois — le mariage et la vie commune — il répondait évasivement. Mais, un jour, il se fit brutal.

— J'en ai assez de cette vie. Je ne t'aime plus. Je vais te quitter bientôt pour me marier...

Elle avait pâli, puis s'était mise à pleurer. En vain, elle avait essayé de lutter, de se raccrocher à son amant. Son amour s'effaçait. Toute sa vie se trouvait désemparée.

Marguerite regarda l'homme à qui elle racontait sa pauvre existence douloureuse. Il dormait.

Elle sentit une immense lassitude la saisir... Et, pour elle seule, elle continua son monologue lamentable.

— Il m'a dit hier : « Il faut me rendre toutes les lettres et toutes les photographies que je t'ai adressées. Je t'attendrai demain matin à la sortie du dancing, sur la place Puy-Paulin ».

Demain, ce serait le jour des Morts.

Elle évoqua l'image de son amant attendant sous un porche, dans la nuit froide, impatient, mais l'esprit et le cœur pleins de l'autre. Tout à l'heure, elle lui remettrait le paquet contenu dans son sac. Puis tout serait fini. Chacun s'en irait de son côté. Lui, vers sa petite vie bourgeoise et provinciale ; elle, vers son destin de fille seule.

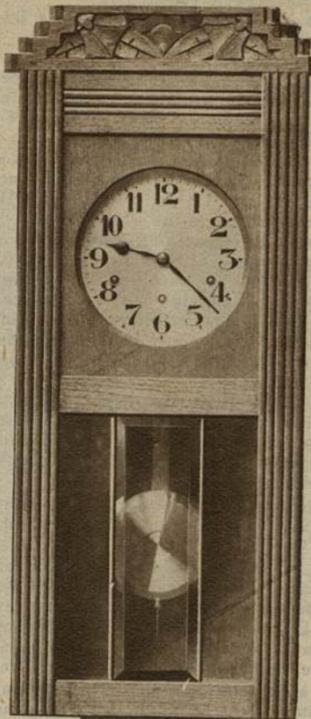
Elle se souvint enfin que, dans son sac, à côté des lettres d'amour, il y avait aussi un revolver.

Elle sortit de son sac du papier : un papier banal de femme élégante, puis, de son écriture nerveuse, mais énergique, elle écrivit.

Le commissaire retournait la lettre entre ses doigts. Dehors, les glas poursuivaient leurs chants funèbres. Marguerite Front était partie seule au rendez-vous des Morts.

Louis PALAUQUIL

Garanti 5 ans 12 MOIS DE CREDIT 8 jours à l'essai



No 15

Je prie la maison GIRARD et BOITTE, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un carillon WESTMINSTER 4/4, mouvement 8 jours, indécomptable, en cuivre massif, sonnant les quatre quarts sur huit gongs, harmonieux, au prix de fr. 396. » que je paierai à la poste, au compte chèques postaux 979 Paris fr. 33. » par mois (pendant 12 mois), jusqu'à complet paiement. Un bulletin de garantie de 5 ans est délivré avec chaque carillon.

Je choisis le No 15, haut. 75 cm., annoncé, en chêne clair ou foncé, sculptures soignées prises dans la masse, ébénisterie soignée, glace biseautée.

Je choisis le No 18, haut. 72 cm., ébénisterie soignée en ronce de noyer malin, glace biseautée.

(Biffer le numéro et la désignation du modèle que l'on ne désire pas recevoir.)

NOM, PRÉNOMS..... D. 20.

PROFESSION.....

DOMICILE.....

DÉPARTEMENT..... GARE.....

FAIT A..... LE..... 1932.

Signature :

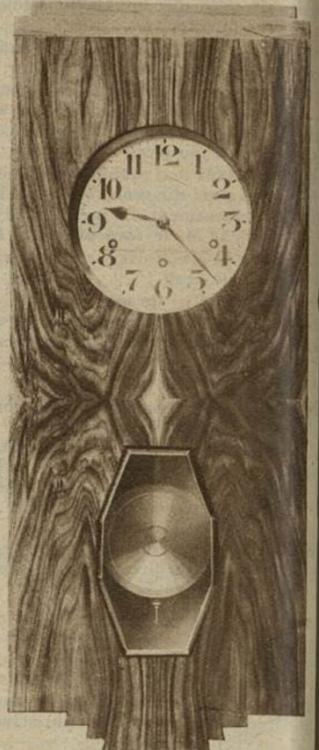
Carillon WESTMINSTER 4/4

1^{er} versement un mois après la livraison

au choix par mois

33. Frs

DEMANDEZ
NOTRE
CATALOGUE
GÉNÉRAL N° 46



No 18

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ
On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS**



(sans rien absorber)

Je offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc.

Envoi discret sous pli fermé.

Ecrire en citant ce Journal à

Madame A. MIRANDE

75, Rue Lafayette, 75 - PARIS

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Vous pouvez avoir pour **40 FRS** PAR MOIS

CHRONOMETRE "CO-RE" DOUBLE BOITIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne.

PLAQUE OR INALTÉRABLE

Livrée avec sa chaîne en plaqué or **480.**

au prix de.....

Catalogue Général N° 32 gratis sur demande

COMPTOIR RÉAUMUR, 75, rue Réaumur, Paris

C'est à l'Ecole Spéciale d'Administration seule 28, Bd des Invalides, Paris-7^e que l'on a volume gratuit, 128 pages, documentation complète, France, Colonies, Carrières

DE L'ETAT

MONTRE-SAUTEUSE

PLUS DE VERRE - PLUS D'AIGUILLES

75 %, des causes d'arrêt complètement supprimées

La MONTRE la plus PRATIQUE



LECTURE DIRECTE

MÉTAL CHROMÉ 35 frs

Anti-magnétique. 43 frs

Modèle-bracelet 43 frs

GARANTIE 10 ANS

Envoi contre remboursement

USINES EV LYNDY

MORTEAU (près Besançon)

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette, 75

AVIS

Le Détective ASHELBE

reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

5.000 PHONOS GRATIS

distribués aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Remplacez les tirets par des lettres, de façon à obtenir 3 mots de l'année, et en prenant une lettre de chacun de ces mots vous obtiendrez un 4^e mot. Lequel ? Découpez ce bon et adressez-le directement à Phonos ANGELUS, 22, rue des Quatre Frères-Peignot, Paris (15^e)

Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse

7 frs BONNE MONTRE heures lumineuses, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîne. Garantie 6 ans... 7 frs Chronomètre antimagnétique... 14 frs Bracelet homme, cadran lumineux... 14 frs Bracelet dame, plaqué or ou argent... 25 frs Env. contre remboursement - Echange admis

Fabrique E VKOMLOR à Morteau près Besançon

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 DA), Londres W. 1



CHIC BIEN FAIT BOIS VERNI TISSUS VERTIBLEU OU ROSE POUR **145.**

M.A.M.
174 rue de Courcelles Paris

LES PARTISANS



Au Palais de Justice de Rouen (ci-dessus, à droite), les présomptions contre Falcou, péniblement rassemblées par les inspecteurs Dorival, Quesnaux (en haut, de gauche à droite), Devaux (en bas, à gauche) forment tout le dossier du juge d'instruction Le Roy (en bas, à droite).

Rouen (de notre envoyé spécial).

HEUF heures du matin. La Halle aux poissons est en effervescence. Autour des grandes tables de pierre, la foule se presse. C'est la criée. Dans une odeur de marée, dans une symphonie de cris, de rires, de bruits divers, on s'agit, on va, on vient, on court, on discute, on marchand.

Et, soudain, parmi les discussions d'ordre commercial, une question naît. Une question qui semble avoir pour les Rouennais un intérêt particulier, puissant :

— Y a-t-il du nouveau dans l'affaire Falcou ? Quand le mettra-t-on en liberté provisoire ? Que fait la police ? Qu'a décidé le juge d'instruction ?...

Cette rumeur s'amplifie. Elle quitte bientôt le vaste marché couvert, gagne les cafés environnants. Autour des assiettes de crevettes que l'on croque en dégustant un petit vin blanc âpre et réconfortant, on s'enquiert du sort du prisonnier, de la marche de l'enquête. On échange des avis, des confidences, des révélations qui, si l'on en juge par les regards et les mines graves, sont peut-être importantes.

Et tout le port lui-même, où, il y a un mois à peine, on pouvait encore voir la silhouette puissante de Falcou se promener parmi les machines géantes, entendre sa

voix cuivrée de méridional et son rire éclatant de grande brute heureuse de vivre, s'intéressait à son tour au sort du camionneur.

Pendant ces instants de loisir que me laissait parfois l'enquête, j'ai couru de la halle au port. J'ai bavardé avec les mareyeurs du marché, avec les hommes d'équipe de la halle. Sur les péniches qui descendaient le cours de la Seine, sur les chalutiers qui venaient de la haute-mer, sur les remorqueurs qui tiraient en haletant, en crachant de longs jets de fumée blanche, les cargos chargés de tonneaux ou de charbon, partout j'ai trouvé des amis de Falcou. Des amis qui depuis très longtemps connaissent son honnêteté, sa franchise, et ne pouvaient le croire coupable de la mort atroce de Mme Boutet.

Je suis allé aussi rue Mogador, à l'entreprise de Falcou. C'est M. Pauwels, son contremaître, qui la dirige. C'est un petit homme rond, dont les yeux bonhommes et malicieux démentent ce qu'il y a d'un peu brutal dans la voix.

Sous les hangars, les hommes travaillent à la réparation des remorques. Ils sont tous là, ceux que le méridional employait. Aucun n'a voulu quitter l'entreprise :

— M. Falcou verra, lorsqu'il reviendra, me dit l'un d'eux, que toujours nous avons eu confiance en lui et que pas une seule minute nous n'avons pu le croire coupable.

Les larmes aux yeux, M. Pauwels me parle de son patron. Il me raconte mille traits de sa bonté.

— Je ne peux pas aller le voir, se plaint-il, le juge d'instruction m'a refusé la permission. Pourtant, je voudrais lui demander conseil pour la direction de l'entreprise...

De sa prison, Falcou continue à mener son affaire. Il dicte des lettres à son gardien. Mais il voudrait pouvoir sortir, être sur les lieux. Il a plus de confiance dans ses bras et dans ses yeux.

Ce grand vent d'amitié, de confiance, de sincérité me faisait du bien. Il chassait d'un seul coup ces impressions de malaise que j'avais éprouvées maintes fois au cours de mon enquête.

Et je me souvenais alors de tous les éléments troubles de cette affaire, de toutes les confessions pénibles, des racontars écœurants qu'il m'avait fallu entendre.

Je revoyais cette rue voisine du Palais de Justice, où Mme Boutet avait loué une petite chambre discrète pour y passer — cinq à sept bourgeois — quelques instants avec le jeune maçon Henri Grout.

Il pleuvait. Un ciel bas opprimait la ville. Une lumière grise vernissait les pavés moisis, dégoulinait sur les façades des maisons sans lumière et sans joie.

Je fus accueilli à la porte de l'hôtel par une femme d'âge incertain, vêtue d'une longue robe bleue, coiffée d'un chignon désuet dont quelques mèches folles tombaient sur des épaules étroites. Elle me regarda avec un sourire tout à la fois servile et moqueur qui rapidement me crispa.

On la sentait habituée à vivre dans cette atmosphère trouble d'hypocrisie et de vice. Elle parlait, accompagnant des phrases banales de sourires réticents, de sous-entendus égrillards. Enfin, elle voulut bien nous accompagner jusqu'à la chambre de Mme Boutet.

Un escalier sombre, aux pavés disjoints, d'étroites fenêtres prenant le jour sur une cour sale et triste, les murs, où suintait une humidité, cachaient à grand-peine leur vétusté sous une couche de fard jaune et rouge.

La chambre : une modeste pièce au papier peint bleu, au lit couvert d'une courtepointe rouge. Dans un angle, une table de toilette, au marbre fendu, soutenait une cuvette et un broc d'émail.

Par la fenêtre étroite et basse, abritée sous le rebord du toit qui dissimulait une partie du ciel, on n'apercevait que le mur de la maison voisine, percé de fenêtres semblablement indiscrettes.

C'est dans ce lieu d'une propreté douteuse, d'une tristesse désespérante, que Mme Boutet retrouvait chaque soir son amant. C'est cette chambre sans luxe, sans confort, sans gaieté qui abritait leurs amours.

Les cloisons sont minces dans cette maison. Et la voisine, une petite vieille, cassée par la vie, entendit plus d'une fois les tragiques disputes qui mettaient aux prises les deux amants. Henri Grout réclamait sans cesse de l'argent. Mme Boutet essayait de résister, mais toujours elle finissait par capituler.

Je revoyais tout cela dans cette chambre banale, perdue parmi la masse des toits croulants des vieux quartiers de Rouen. La nuit venait peu à peu. L'ombre s'accumulait dans les angles de la pièce. La lumière glauque des réverbères venait mourir contre le plafond.

Je revoyais le destin lamentable de cette pauvre femme qui aurait pu vivre honnêtement sa vie de bourgeoise, dans le cadre élégant et discret du petit pavillon de la rue Saint-Filleul et de son bureau de l'avenue du Mont-Riboudet.

Mais elle avait voulu profiter de la vie, sans retenue, sans honte, sans remord ni regret. La vie l'avait tuée.

Je suis allé voir aussi M. et Mme Derobecque. Ce sont les enfants de Falcou. Leur petite maison — une coquette villa — s'abrite sur la hauteur du Mont-Riboudet. A côté de celle-ci se dresse une haute bâtisse en construction. C'est la nouvelle maison des Boutet, celle où l'on avait décidé que Falcou n'aurait pas sa place.

Les Derobecque ont confiance dans l'avenir. Ils sont, plus que tout autre, persuadés de l'innocence du camionneur.

— On va lui rendre sa liberté, n'est-ce pas, Monsieur ? me dit Mme Derobecque. Nous l'attendons chaque jour. Sa chambre est prête ici. Quelle fête ce sera pour son retour !

Au début de l'après-midi, la fille de Falcou était allée le voir à la prison Bonne-Nouvelle. Les larmes aux yeux, des sanglots

Les dockers, dans leurs bars, le gendre de Falcou, M. Derobecque (ci-dessous), et son contremaître, M. Pauwels (en bas, à droite), se font toujours les ardents défenseurs du camionneur rouennais.

pleins la gorge, elle nous fait le récit de sa visite. Simplement, sans littérature, et cela en est d'autant plus émouvant.

— Il a conservé sa bonne humeur. Il mange bien. Il dort bien. Il ne semble même pas se rendre compte de ce que fut la mort atroce de Mme Boutet. Croyez-vous qu'un criminel pourrait vivre aussi tranquillement, manger d'aussi bon cœur, dormir d'un sommeil si paisible ?

« L'atroce souvenir d'un corps horriblement brûlé, d'une torche hurlant dans la nuit, ne devrait-il pas le hanter sans cesse ?

« Il a du courage, de la patience. Et, si je vais le voir, c'est moins pour le reconforter que pour prendre auprès de lui un peu de sa force et de sa volonté. »

A cet instant, deux enfants sont entrés. Ils revenaient de l'école, leurs cartables gonflés de livres et de cahiers.

— Chaque jour, continue Mme Derobecque, les enfants demandent des nouvelles de leur grand-père. Il les gâtait tant.

Et je suis reparti. Dans tout Rouen, j'ai découvert des amis de Falcou. Des amis sincères, clairvoyants. Et j'ai compris pourquoi Mme Jantier, la paralytique de Frenneuse, chez qui Falcou, Mme Boutet et leurs amis allaient passer le dimanche en été, me disait :

— Dans toute la Normandie, on ne trouvera pas un seul juré qui puisse condamner Falcou. Il est innocent. Et tous le connaissent et l'estiment.

Etienne HERVIER.



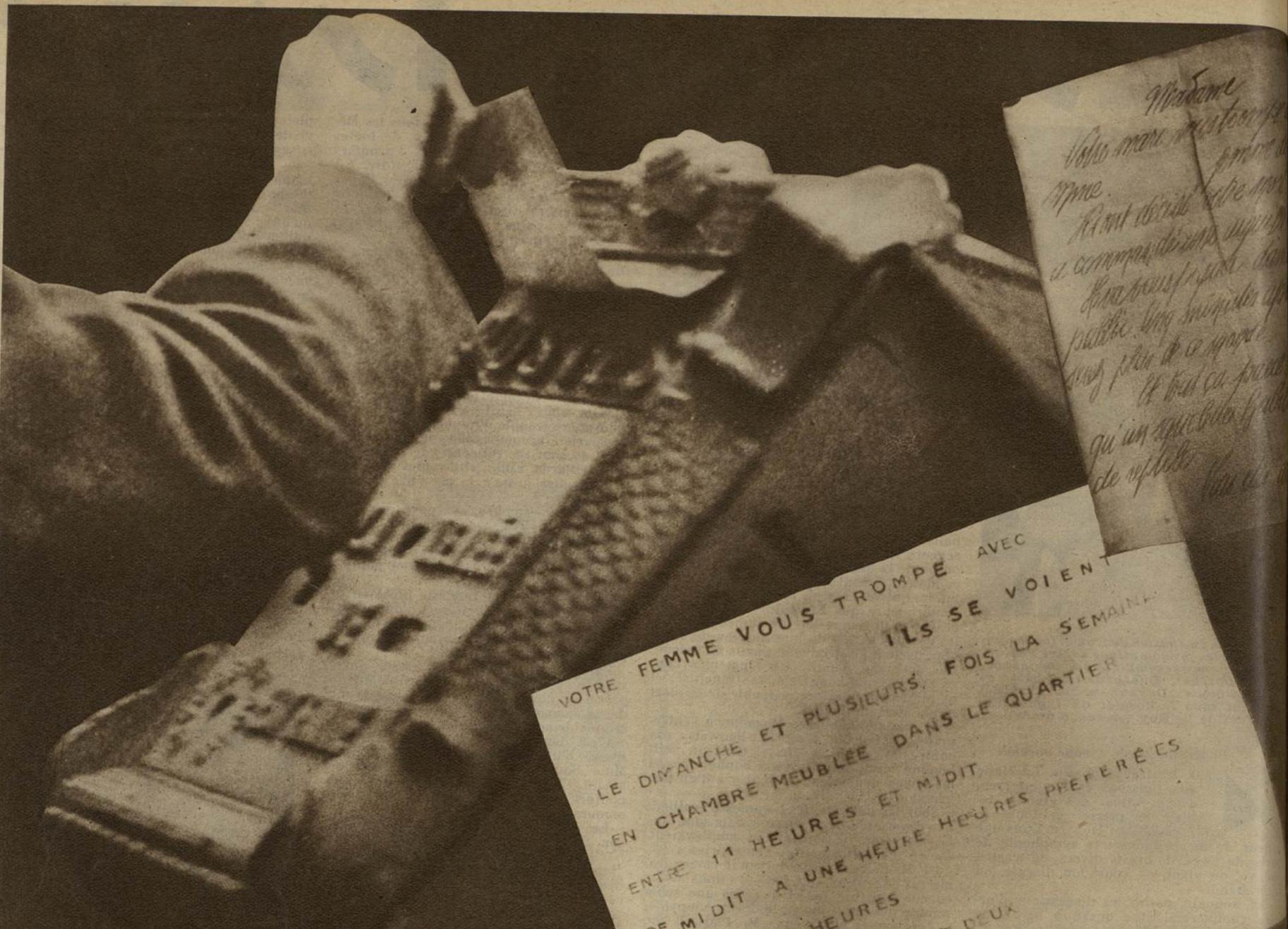
Les marins sur leurs bateaux, et, au café, clients et garçons s'étonnent que Falcou ne soit pas encore mis en liberté.



Les dockers, dans leurs bars, le gendre de Falcou, M. Derobecque (ci-dessous), et son contremaître, M. Pauwels (en bas, à droite), se font toujours les ardents défenseurs du camionneur rouennais.

A la prison Bonne-Nouvelle comme dans les couloirs de l'instruction, Falcou conserve une bonne humeur constante, une confiance inébranlable.





Cela commença tout simplement, tout banalement. Au coin d'une rue quelconque, une main furtive, une main anonyme souleva le battant métallique d'une boîte aux lettres... et — clac! — le laissa retomber... Le poison était glissé dans la ville.

Toulon (de notre envoyé spécial).

Le soleil franc comme l'or !
La mer étincelle, les maisons sont blanches, les terrasses des cafés sont pleines, les visages rient...
Tout est clair, tout est franc, bien sûr, sous une telle lumière.
— Pas si franc que vous le croyez, nous murmure-t-on, tandis que nous parcourons les rues de la ville, en quête de l'affaire qui passionne tout le monde ici depuis quelques jours.
Est-ce possible ? La haine et le mystère peuvent-ils prendre sous ce soleil des aspects ténébreux ? Toulon, tournée vers le large, Toulon, porte du Sud, elle aussi, ville des matelots et des filles, ville de joie lumineuse... Toulon, coquillage de la mer, joyeuse et sonore : ses bars, ses brasseries, ses marchands d'oiseaux des îles, ses rues étroites qui dégringolent vers la rade avec ses « cols bleus », ses Arabes, ses marchands de melons, ses belles prostituées qui dansent, au son des phonographes, derrière les vitres dépolies. Bien sûr, tout cela c'est Toulon.
— Oui ! Mais, ça aussi, regardez.
Soudain, moins de badauds, moins de terrasses, pas de rires ni de filles : de longs boulevards déserts avec des platanes qui s'effeuillent, de la poussière qui vole. Des maisons aux pierres grises, aux fenêtres hautes, défendues par des grilles, des lourdes portes percées d'un huis, un décor de *Barbier de Séville*. Quelles Rosines, quels Bartholos, quels Basiles se cachent ici ?
Derrière ces façades moroses, voici l'autre Toulon, le Toulon silencieux et fermé où habite la Société, avec sa noblesse maritime, ses avocats, ses médecins, ses officiers en retraite, et tout son chatolement de galons d'or.
Les domestiques, les portiers eux-mêmes sont dignes, comme ces façades austères. S'ils savent des secrets, ils n'en disent rien.
— Chez nous, monsieur, on a horreur du bruit, du scandale. On ne demande rien à personne, on ne s'occupe pas du voisin.
Mais ce sont peut-être des voisins ou des voisins proches de ces façades qui troublent aujourd'hui violemment le calme provincial des familles de la haute société toulonnaise.
— Vous connaissez l'histoire ?
— Vous savez qu'ils en ont reçu encore une ?
— Il paraît que le mari commence à devenir neurasthénique ?
— On a entendu des éclats de voix, l'autre fois.
— Ils ont identifié les écritures.
— Ça devait arriver...
Ainsi, à toutes les terrasses des cafés, on murmure, on chuchote, on se souffle de bouche à oreille le dernier scandale, on se passe des noms qui (sous le sceau du secret) volent à

*M. le Commandant de la ville
Le Commandant de la ville
est en possession d'une lettre
anonyme pour rendre les plans d'un
nouveau quartier. Il se
rend à Paris pour en faire
un bon usage des espions
Une bonne journée*

travers toute la ville, des noms que nous avons entendus boulevard de Strasbourg, sur la Promenade de la Liberté, au « Club Sportif de la Marine », aussi bien que devant l'Arsenal, parmi les groupes d'ouvriers qui stationnent avant la rentrée.
— Ils vont étouffer l'affaire.
— Penses-tu ! T'as pas vu ce que le Procureur de la République a dit sur le journal ? Que l'affaire suivrait son cours et qu'il y aurait peut-être des surprises.
Des surprises ?
Il y en eut déjà plus d'une dans cette ténébreuse affaire qui remonte loin et qui, depuis trois semaines seulement, rebondit.
Cela commença tout simplement, tout banalement.
Au coin d'une rue quelconque, une main furtive, une main anonyme souleva le battant métallique d'une boîte aux lettres et — clac ! — le laissa retomber.
Le poison était glissé dans la ville. Rapidement, il fait son effet. Poison rapide. Quelques heures seulement : l'espace d'une levée postale.
LES LETTRES MISES DANS LA BOÎTE MAINTENANT SERONT DISTRIBUÉES...
... Ce matin-là, un des hôtes de la place Louis-Blanc, en ce quartier provincial, un honorable avocat, M^e Septier, trouva dans son courrier une enveloppe jaune qu'il déchira distraitement. Tout de suite, il haussa les épaules. Sur un papier quadrillé, une écriture maladroite lui annonçait fielleusement que Mme Septier se rendait à telle heure place de la Liberté. La lettre n'avait pas de signature.
Parbleu ! M. Septier le savait bien que sa femme allait place de la Liberté, puisqu'il l'ac-

VOTRE FEMME VOUS TROMPE AVEC
LE DIMANCHE ET PLUSIEURS FOIS LA SEMAINE
EN CHAMBRE MEUBLEE DANS LE QUARTIER
ENTRE 11 HEURES ET MIDIT
DE MIDIT A UNE HEURE HEURES PREFERÉES
UN BON AVERTI EN VAUT DEUX

LE POISON

compagnait et qu'ils retrouvaient là ensemble les médecins militaires qui sont de ses amis. La lettre imbécile alla au panier.
Il y a un an de cela. Or, pendant plusieurs mois, il y eut une enveloppe jaune, tous les jours, à l'adresse de M. Septier.
On ne peut pas hausser les épaules chaque matin pendant des mois, quand surtout, avec acharnement, des lettres vous racontent les pires infamies sur des êtres qui vous sont chers. On peut d'autant moins hausser les épaules, lorsque les lettres sans signature, les lettres calomnieuses, arrivent par exemple... jusqu'à certains bureaux de Paris.

Les inspecteurs du 2^e Bureau qui reçurent un jour une même enveloppe jaunée avec un papier quadrillé ne connaissaient ni M. ni Mme Septier. La lettre disait qu'une femme blonde — comme sur les cartes — jolie, élégante — comme dans les romans — se livrait à l'espionnage avec des médecins de l'hôpital de Sainte-Anne et la complicité de son mari, avocat au barreau de Toulon.

part
Toulon dem
Affaire grave.
Tel fut l'ordre.
Un inspecteur du 2^e Bureau
un homme qui sait mener
silature et qui sait attendre. Celui qui
envoya à Toulon n'eut pas de mal à tra
ver la jeune femme blonde en cause, à la su
chaque jour discrètement.
Si Mme Septier était, le matin, chez le c
feur, un monsieur à barbe rousse faisait
cent pas sur le trottoir. Si elle entrai au m
sin, un gentleman au visage rasé contemp
assidûment la vitrine. Quand la jeune fem
élégante et blonde allait retrouver des amie
salon de thé, un monsieur aux belles mou
ches prenait modestement un café-crème d
un bar voisin.
On comprend qu'un inspecteur du 2^e Bur
doit savoir se grimer et prendre un égal int
à tout ce qui peut occuper et distraire une
femme. Tant et si bien que l'homme attach
la suite de cette dame aurait pu reconnaît
silhouette entre mille.
C'est très agréable de suivre une jeune fem
Que cela ne serve à rien et ne donne rien
bout de deux mois, cela peut devenir exas
rant. N'ayant rien trouvé de louche — et p
cause, puisqu'il n'y avait rien de louche à tr
ver — dans les courses et démarches de c
jeune femme, l'inspecteur entra en relati
avec l'auteur des lettres anonymes par la
des annonces de *La République du Var*.
« Trouve rien », annonça-t-il, un soir, dans
rubrique des objets perdus, « donnez indicat
nouvelles ».
On répondit aussitôt par la même voie.
« Allez au Bal des Etudiants. On vous m
trera. »

Aux portes de l'Arsenal — et toujours sous le sceau du secret — les noms des personnalités les plus diverses volent de bouche en bouche.

Soul, M^e de Roux à gauche) accepte de défendre l'accusée.



Un jour, elle croit avoir trouvé, deviné, découvert. Elle brüte, lui semble-t-il. Elle s'en va trouver des experts en écriture et, entre autres, le docteur Bérout, directeur du laboratoire de police technique de Marseille, qui établit la similitude absolue entre l'écriture de ces lettres et celle des précédentes, portant accusation d'espionnage. Et M. et Mme Septier déposent alors chez le juge Dellor une plainte, une plainte contre X..., encore.

Qui est-ce ?
Un homme ? Une femme ?

On ne l'aurait jamais su peut-être si, il y a trois semaines seulement, un commerçant toulonnais n'avait confié à des amis une bizarre aventure qui venait de lui arriver.

M. M... tient, dans une des belles rues de Toulon, un magasin technique bien achalandé. Les affaires marchent bien. On ne peut pas trop se plaindre. Aussi, quand ses amis le voient un jour arriver la figure un peu préoccupée, cachant un léger trouble, l'interroge-t-on tout de suite.

A quelques intimes, il confie :

« C'est une histoire stupide. Hier, je vois une lettre destinée à ma femme. L'écriture de l'enveloppe est si bizarre, si désordonnée, qu'elle me donne nettement l'impression d'être contrefaite. Je ne sais quel mouvement me prend et j'ouvre la lettre. On m'y accusait de tromper ma femme avec la femme de Maître X... Et dans ces termes plus fous même qu'odieux :

« La maîtresse de votre mari est une fumeuse d'opium invétérée qui ne songe qu'à votre disparition. Liée d'amitié avec deux jeunes docteurs de l'hôpital maritime de Sainte-Anne, elle s'efforce d'obtenir d'eux une aiguille empoisonnée qu'elle destine, leur dit-elle, à un vieux chat malade, mais c'est pour vous donner la mort qu'elle emploiera cette aiguille. Et votre mari n'ignore rien de ses intentions. »

Les amis regardent avec stupeur monsieur M... qui sourit.

— Hein, est-ce assez bête ? Mais ces idioties-là peuvent faire du mal.

Certes ! Et voilà que, dans les familles de Toulon, les femmes, les maris reçoivent d'autres lettres :

« On vous trompe. » « On vous trahit. » « On veut votre mort... »

Avec un atroce acharnement, des lettres sans signature mêlent toujours à leur basse calomnie et à leurs folles histoires d'espionnage ou d'adultère les noms des deux jeunes médecins de l'hôpital Sainte-Anne.

— Oui, monsieur, nous dit, à la terrasse d'un café du boulevard de Strasbourg, un brave Toulonnais, la voix tremblante de colère ; cela dura pendant des semaines. Nous avons vu des scènes navrantes. Tenez, à cette terrasse même, il n'y a pas longtemps... Nous étions en train de siroter tranquillement l'apéritif. Je vois entrer le capitaine Germain, de l'Infanterie Coloniale, un jeune homme bien gentil, que je connais bien.

Je lui dis : « Hé, bonjour, capitaine ; beau temps, aujourd'hui ». Il me répond par un signe de tête, lui assez causeur d'habitude, et puis s'assoit à une table tout seul. Il y avait beaucoup de monde dans le café. Tout d'un coup, j'entends la voix du capitaine : « Vous êtes un ignoble individu, un lâche ». Je me retourne.

Tout le monde se retourne et qu'est-ce que je vois, monsieur, le capitaine, avec les yeux hors de la tête, qui se précipite sur un paisible consommateur, un officier lui aussi, le médecin de marine Dupas. Personne n'y comprenait rien, le docteur Dupas moins qu'un autre. Il tâchait de se garer en criant : « Mais cet homme est fou ! Je ne le connais pas. Il est fou ». Et l'autre écumait toujours, voulait le serrer à la gorge. Les chaises et les tables, dans leur lutte, tombaient ; les femmes criaient ; les garçons avaient bien du mal à les séparer. C'était abominable, monsieur ! Deux officiers en tenue qui se battaient comme des chiens à une terrasse de café, devant tout le monde !

Je regarde mon interlocuteur encore tout ému du scandale, et qui ajoute :

— Tout ça, pourquoi, monsieur ? A cause de ces saletés de lettres anonymes que le capitaine Germain avait reçues et où on lui disait que sa femme le trompait avec le médecin Dupas. Si c'est pas malheureux !

En effet, comme tout, dans cette affaire invraisemblable, l'incident scandaleux est parfaitement authentique. On en parle encore dans la ville. Le capitaine Germain fut frappé d'abord de quinze jours d'arrêt de rigueur par son chef direct. Puis la peine fut portée à trente jours d'arrêt de forteresse et voici qu'en dernier res-

sort, le Ministre exige la démission du jeune officier. Est-il possible que la carrière d'un brave jeune homme, poussé à bout par un lâche anonyme, se trouve brisée à jamais ? Tout le monde, ici, souhaite ardemment que l'indulgence la plus large soit accordée au jeune officier. Son acte ne peut s'expliquer indépendamment de l'atmosphère empoisonnée et morbide que viennent de créer dans Toulon ces lettres infâmes.

Après les ironies, les galéjades des premiers jours, une émotion grandissante, puis une sorte de fièvre gagna toute la ville. Maintenant, quand des amis s'abordent, on se regarde, on s'interroge :

— En avez-vous reçu ?...

— Et vous ?...

Et quel triomphe quand on peut répondre sans ambages : Non.

Avec des officiers, des avocats, des médecins, voici un parfumeur de la place d'Armes, M. di Constanzo, qui reçoit son paquet d'infamies ; voici des industriels, des commerçants encore. Et le bâtonnier de l'Ordre des avocats de Toulon, M^e Perrot, pendant des semaines, est assiégré de lettres où l'on dénonce la prétendue inconduite de sa femme.

— Vous comprenez, nous dit-on, on a beau dire, cela gêne, cela tourmente, cela consterne tout le monde.

Sur un rythme alterné, les lettres parlent d'espionnage et d'adultères. Pour les officiers, on cherche surtout le déshonneur par l'accusation d'espionnage. Et ces choses-là sont si graves que force est bien de mener une enquête, même si l'on sent d'avance l'odeur ignoble de la calomnie. Que faire, par exemple, quand un service de Sûreté reçoit une lettre semblable :

« Le lieutenant de vaisseau X... est en pourparlers avec une nation ennemie pour vendre les plans du sous-marin *Surville* ; il se rend deux fois par semaine à Nice où il voit des espions.

Signé : UNE BONNE FRANÇAISE. »

Et l'on surveille le lieutenant de vaisseau X... qui, plusieurs fois par semaine, va, en effet, à Nice... visiter ses parents qui y habitent ! Et l'on file le commandant Z..., parfait officier ; et l'on surveille le capitaine Y..., homme au-dessus de tout soupçon...

Tout cela, parce que la même main, ou les mêmes mains, distillent chaque jour, dans toutes les directions, le même poison.

Ronde infernale, dans la ville, du soupçon, qui pénètre derrière les plus nobles façades, qui ronge les âmes, et les laisse hébétées, affolées...

Coup de théâtre.

Plaintes sur plaintes, désormais. Mais le juge d'instruction, M. Dellor, chargé de l'affaire, n'aime pas qu'on crie cela sur les toits. Pourtant, le procureur de la République, M. Verdalle, exige que tout soit tiré au clair.

Qu'a-t-on découvert déjà ? Quel autre scandale si toute la lumière se fait ! Toute la ville murmure aujourd'hui un nom, un nom de femme, qui peut être inculpée d'un jour à l'autre.

Le docteur Bérout l'avait formellement affirmé :

— Toutes les lettres, même d'écritures différentes, proviennent de la même personne.

Et quand la femme de l'avocat Septier s'était penchée avec angoisse sur l'une des lettres de ses amies, elle avait vu juste, sans doute.

On a perquisitionné chez une jeune femme, Mlle Pouillot, petite-fille du médecin général de la Marine Pontan, aujourd'hui décédé, et qui

avait espéré, à un moment donné, le mariage avec M^e Septier.

— Vous savez ce qu'on a trouvé chez elle ?

— Non.

— Du papier quadrillé, exactement semblable à celui des lettres anonymes. C'est le chef de la Sûreté Bonnefond qui a perquisitionné.

— Et qu'est-ce qu'elle en a dit ?

— Elle hausse les épaules et elle assure que, jamais de sa vie, elle n'a mis à la poste une lettre non signée.

■ ■ ■

Dans la ville, on dit encore de Mlle Pouillot :

— C'est une hystérique. Elle fume l'opium.

Une hystérique, cette jeune femme que nous venons de voir, agréable et tranquille ! Une détraquée, cette personne pleine de raison qui murmure avec un sourire qui en dit long :

— Ah ! je la connais bien, toute cette histoire. Je la connais de A jusqu'à Z, mais je ne peux pas la raconter...

Elle semble sûre d'elle, Mlle Pouillot, et repousse avec tranquillité toutes les accusations. De quel ton hautain, elle ajoute :

— Voyons ! L'auteur des lettres ne peut être qu'une piquée. Et moi, j'ai tout mon esprit ! (sic).

Ténébreuse affaire !

■ ■ ■

Soudain, mon ami toulonnais, avec qui j'ai de nouveau rendez-vous, se penche vers moi. Je sursaute.

— Pas possible ?

— Comme je vous le dis. Si c'est elle, elle n'est pas seule. Elle n'est qu'un instrument.

— Mais de qui ?

— Mon ami compte sur ses doigts.

— Un capitaine de vaisseau en retraite, un clerc d'office public, au moins ; d'autres encore, peut-être...

— Mais alors ?

Il met un doigt sur sa bouche et sourit :

— Vous savez, les histoires de famille...

Que veut dire ce mystère ? Quels sont ces noms que l'on chuchote partout sous le manteau, noms bien connus dans la haute société toulonnaise ? Que veut dire Mlle Pouillot avec son histoire de A jusqu'à Z ? En définitive, quel inextricable écheveau de haine, de rancune, de jalousie, d'intrigues, s'est-il noué dans cette affaire des lettres anonymes de Toulon ?

— Toute la lumière ! Tous les coupables ! a dit le Procureur de la République.

Pour le moment, Mlle Pouillot reste la seule accusée, l'accusée qu'aucun avocat de Toulon ne veut défendre et qui sera donc assistée par M^e de Roux, du barreau de Poitiers.

Et cependant, en attendant de nouvelles découvertes, Toulon, la ville des matelots insouciantes et des franchises filles de joie, Toulon, la ville du soleil, se trouve soudain plongée dans les ténèbres d'une de ces histoires provinciales auxquelles il ne semblait pas que ce lumineux climat fût favorable.

Tulle, en Corrèze, eut ses lettres anonymes et son Angèle. Est-ce une femme encore qui sera l'héroïne principale de l'affaire de Toulon ?

Lettres anonymes, flèches tirées par le même archer visant la même cible. Lettres de femmes contre d'autres femmes. Lettres anonymes comme le poison, arme de femme.

On a cherché, on a trouvé la femme.

Il y a d'autres coupables.

Toulon qui soupçonne demande ardemment : Qui ?

LUC DORNAIN.

Deux officiers en vinrent aux mains à la terrasse d'un café (à droite) du boulevard de Strasbourg.

M. Verdalle (ci-dessous) exige toute la lumière.

La première lettre anonyme accusait une femme blonde de se livrer à l'espionnage avec des médecins de l'hôpital maritime de Sainte-Anne (ci-contre, à droite).

Le docteur Bérout (ci-dessous), directeur du Laboratoire de police technique de Marseille, établit que ces lettres avaient toutes la même origine.

Une des victimes de cette affaire. M. M... tient, dans une des plus belles rues de Toulon, un magasin (ci-dessous) des mieux achalandés.

L'immeuble de la Place Louis-Blanc où habite M^e Septier.

DIVERS FAITS

Sous les doigts

Avignon (de notre correspondant particulier).



Près avoir visité les ruines du fort St-André et de la Grande Chartreuse, orgueil du village de Villeneuve-lèz-Avignon, dans le Gard, un touriste anglais, sir John Smithson, eut une désagréable surprise.

Les roues avant de sa voiture qui roulait lentement venaient d'être arrêtées, dans la traversée du village, par un obstacle mou. Il faisait nuit. Son moteur calé par le choc, il aperçut un corps allongé en travers de la route. Malgré l'obscurité, il était bien sûr de n'avoir renversé personne. Il alla donc faire part de sa macabre découverte à la gendarmerie de Villeneuve.

Les gendarmes Jean Darboux, Félix Farines et Charles Jean arrivaient bientôt auprès du cadavre. La foule des voisins s'était rassemblée et ce n'était qu'un cri :

— Le père Kritter a tué Marius !

Le père Kritter... la famille Kritter... Vieilles connaissances de la gendarmerie... C'était une famille de vanniers... Du moins se nommaient-ils ainsi ; car leur profession réelle consistait à ne rien faire en attendant qu'on leur donnât des chaises à rempailler.

Le père Kritter, Emile, âgé de 67 ans, est né à Epinay (Seine). Après avoir roulé sur toutes les routes de France, il s'est fixé, il y a vingt-cinq ans, pour échapper aux questionnaires perpétuels de la gendarmerie, à Villeneuve-lèz-Avignon. Il y a fait souche : deux filles et deux garçons. Son domicile est une des mesures aménagées dans l'ancienne abbaye des Chartreux, qui est ainsi, d'une part, antre d'une population grouillante de carreaux, et, d'autre part, Monument historique.

Une de ses filles, l'aînée, s'est mariée avec un autre vannier, Eugène Gotti, originaire de l'Aveyron. Elle habite à côté de ses parents. L'autre fille, Madeleine, s'est « fait enlever » par un beau garçon, toujours vannier, Marius Wyss.

Après un an de vie nomade, Madeleine et Marius sont revenus à Villeneuve. Mais le père Kritter, bafoué dans son orgueil et son autorité de père par Marius Wyss, qui s'est passé de son consentement pour obtenir sa fille, lui a voué une haine mortelle.

L'inéluctable est arrivé... — Le père Kritter a tué Marius !

Eugène Gotti, n'ayant pas de chaises à rempailler, ni de brins d'osier à courber, assouplis, s'était mis, la veille de la Toussaint, à blanchir sa cuisine. A quatorze heures, sa belle-sœur, Madeleine, et Marius venaient lui rendre visite.

Kritter, apprenant la présence du séducteur chez son gendre, s'y rendit vers 17 heures.

— Adieu ! Eugène, dit-il à



Madeleine s'était fait enlever par Marius Wyss.

Gotti en entrant, je viens chercher le pot de peinture que je t'ai prêté.

Marius, pour éviter tout esclandre, buvait en silence du vin rouge et, son couteau ouvert sur la table, mangeait du saucisson.

La dispute éclata. Eugène Gotti, pour l'éviter, badigeonnait à tour de bras et proclamait le rôle pacifique du travail.



Le Parquet sur les lieux où s'écroula Marius.

Mais les choses tournaient fort mal.

Soudain, au paroxysme de la colère, Marius Wyss ramassa, à terre, une pierre lourde de deux kilos, que la fillette des Gotti avait apportée en s'amusant, et il la jeta à la face du vieux.

La figure du vieillard, le nez arraché, n'était plus qu'une plaie d'où giclait le sang.

Eugène Gotti, laissant là les deux antagonistes, sautait par la fenêtre et courait prévenir

Eugène Gotti a pris le chemin de la Maison Centrale de Nîmes. Mais il n'a rien voulu avouer.

du vannier...

les femmes de ce qui venait de se passer.

Quand, affolées, elles arrivèrent chez Gotti, elles ne trouvaient, affalé sur le sol, que le vieillard, à demi-évanoui, comprimant de ses mains mutilées l'affreuse blessure qui le défigurait.

De Marius ? Point. Gotti arrivait bientôt, à leur suite et, peu après, la rumeur des voisins informait la famille que Marius venait de mourir, sur la route, étendu dans une flaque de sang.

Il portait deux affreuses blessures.

Toutes les deux avaient été portées avec une arme étonnamment solide et affilée. Le premier coup, dans le dos, avait tranché la colonne vertébrale. Le second, en pleine poitrine, porté alors que le corps chavirait, avait coupé une côte et tranché l'aorte à trois centimètres du cœur.

Il était sept heures du soir. Le lendemain, le Parquet d'Uzès faisait appréhender le vieux Kritter et un de ses fils dont l'indifférence, à l'annonce de la dispute dont venait de souffrir son père, avait quelque chose de surprenant.

Quand le Parquet de Nîmes se transporta à Villeneuve avec M. Messiah, juge d'instruction, accompagné de son greffier, M. Guillemain, et de M. Laporte, substitut, les choses prirent une autre tournure et l'on s'inquiéta du rôle qu'avait joué, dans l'espace de quelques secondes, le vannier Gotti.

Le couteau de Marius Wyss était retrouvé sur la table, la lame ensanglantée.

Ne pouvait-on trouver là l'explication de la blessure portée dans le dos ?

L'enquête, toutefois, pouvait établir que le couteau de Wyss, bien que sanglant, ne pouvait avoir tué celui à qui il appartenait.

Il fallait, pour porter de pareils coups, une arme autrement solide et tranchante, un couteau de chaisier, par exemple, dont la lame, à la fois, évide le bois des chaises pour y faire passer les bâtons, tranche les brins d'osier... et, aussi, — pourquoi pas ? — le fil des vies humaines...

Gotti a pris le chemin de la Centrale de Nîmes... Mais il n'a pas parlé ; mais l'arme meurtrière n'a pas été retrouvée ; mais on ne sait pas encore qui, la veille de la Toussaint, a tué le vannier Marius Wyss.

Henri BECRIAUX.

L'ancienne abbaye des Chartreux est devenue l'antre d'un peuple grouillant de vanniers.



Pour un rien il se mettait en colère

Sa femme est heureuse de le voir mieux portant

Cet homme souffrait de l'estomac et de constipation ; ses traits étaient tirés, son visage fatigué. Il n'était pas souvent de bonne humeur. Un jour il s'est mis à prendre des Sels Kruschen et, peu de temps après, voici ce qu'il écrit :

« Je ne sens plus mes pesanteurs à l'estomac, je vais régulièrement à la selle et ma femme me dit que j'ai le teint plus clair. J'ai retrouvé mon appétit et repose très bien la nuit. Je sens que mes forces reviennent, je suis plus gai qu'auparavant. Autrefois, pour un rien, quand ma femme me disait quelque chose qui ne me plaisait pas, je me mettais en colère. Toutes mes félicitations aux Sels Kruschen ! »

G. S..., Paris.

Kruschen est souverain contre les maux d'estomac, mais son efficacité ne s'arrête pas là. Ces différents sels, scientifiquement dosés et combinés, obligent en outre tous vos organes internes à fonctionner normalement. Votre foie et vos reins sont stimulés, ils éliminent les poisons uriques au fur et à mesure qu'ils se forment dans votre corps ; votre intestin devient plus actif et vous ne souffrez plus de constipation. En nettoyant votre organisme de fond en comble, les Sels Kruschen purifient votre sang et vous remplissent d'une sensation délicieuse de force et de bien-être. Commencez à prendre votre « petite dose » dès demain, et vous serez bientôt plein d'entrain et de bonne humeur. Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

Des Prédications Étonnantes

pour VOUS. Une vraie description de votre vie.



Prof. R. Roxroy

Voulez-vous connaître, sans qu'il vous en coûte rien, l'avenir qui vous est réservé tel que les étoiles le révèlent, savoir si vous réussirez, être renseigné sur tout ce qui vous intéresse, affections, santé, affaires, vie conjugale, amis et ennemis, connaître à l'avance vos périodes de réussite ou de déception, savoir les pièges à éviter, les occasions à saisir, enfin mille détails d'une valeur inappréciable. Si vous voulez connaître tout cela vous pouvez l'obtenir grâce à une lecture astrale de votre vie, ABSOLUMENT GRATUITE.

GRATUITEMENT.

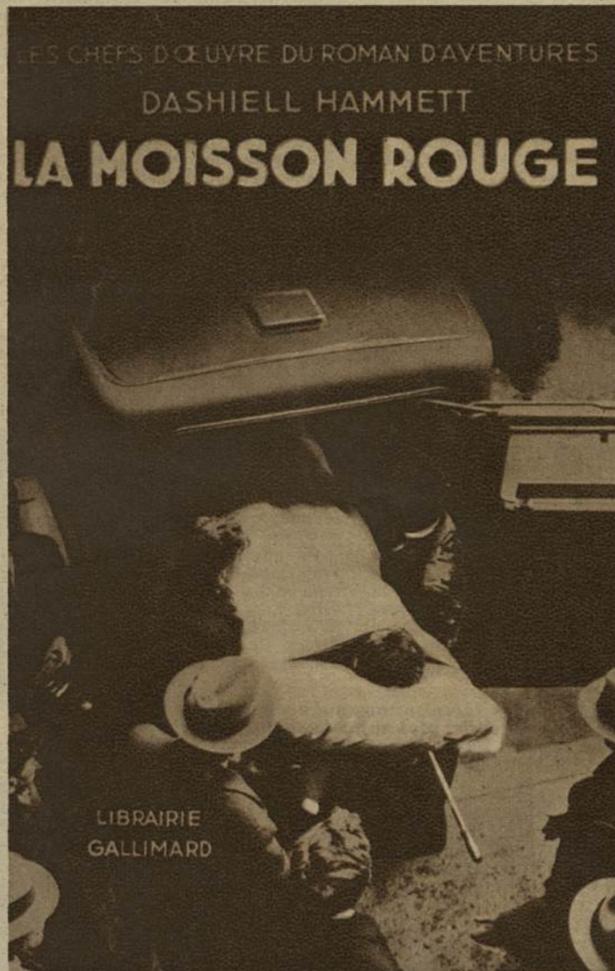
Le grand astrologue, dont les prédictions ont émerveillé les hommes les plus éminents du monde entier, vous adressera de suite cette lecture astrale. Vous n'avez qu'à lui écrire en lui donnant votre nom et votre adresse complète, en indiquant si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle, vos titres, votre date de naissance. Il n'est pas besoin d'envoyer de l'argent, mais, si vous le désirez, vous pouvez joindre à votre demande 2 francs en timbres pour frais de bureau et d'affranchissement. L'exactitude remarquable de ses prédictions vous plongera dans l'admiration. Ne tardez pas, écrivez de suite à l'adresse suivante : ROXROY STUDIOS, Dept. 2429 P., Emmastraat, 42, La Haye (Hollande). L'affranchissement pour la Hollande est de : 1 fr. 50.

TIMBRES-POSTE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Garantis non triés — Vendus au kilo. Demandez la notice explicative au Directeur de l'Office des Timbres des Missions, à PIBRAC (Haute-Garonne).

LA COLLECTION Les CHEFS-D'ŒUVRE du ROMAN D'AVENTURES

publie

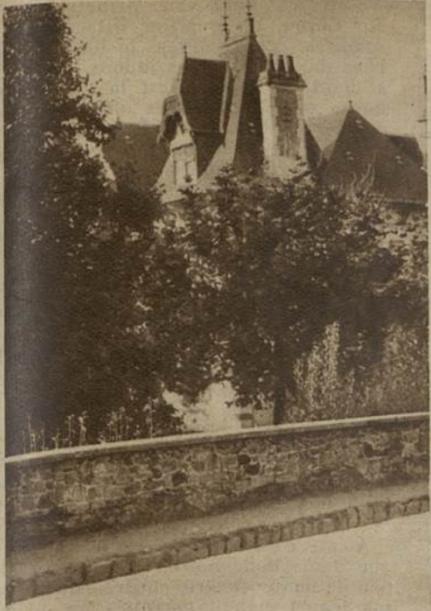


LA MOISSON ROUGE

par DASHIEL HAMMETT

l'auteur de LA CLÉ DE VERRE

7fr. 50



La vaste villa et (en haut, à droite) la scierie du marchand de bois Bardolle.



L'APPEL

Lubersac (de notre envoyé spécial).
Mme Bardolle alla jusqu'à la fenêtre et prêta l'oreille. A travers les persiennes fermées, elle n'entendit que le bruit du vent soufflant avec violence dans le jardin. Il était neuf heures environ.

Elle fit, comme d'habitude, une rapide inspection des appartements. Sa mère, sa belle-mère, ses enfants, sa bonne, Mlle Renaudin, dormaient. Alors, comme son mari n'était pas encore rentré, elle décida de l'attendre dans son cabinet de travail. Elle pensa aussi que son livre de cuisine n'avait pas été vérifié. Il était dans le coffre-fort qu'elle ouvrit et le déposa sur une table. Mais, au fond du coffre, elle remarqua un pot de grès qui avait été changé de place. Elle le prit et fut surprise de son poids. Elle regarda à l'intérieur. Il y avait un revolver, un beau browning, dont l'acier brillait comme une pièce neuve.

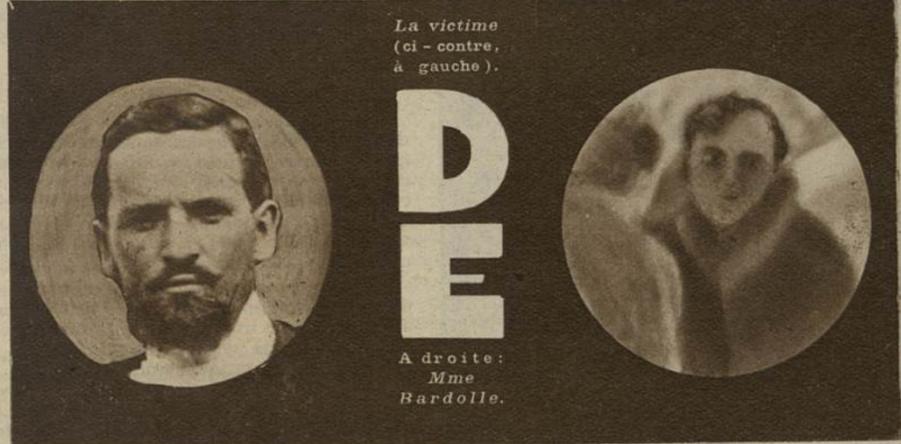
Elle sourit, car cet objet dangereux lui rappelait l'absent.

Un mois auparavant, M. Bardolle, constatant que, dans la journée, la porte du coffre était souvent ouverte, avait pensé qu'en jouant les enfants pouvaient y fouiller... Le revolver était sur une étagère. Il est bon de prendre des précautions. M. Bardolle, après avoir fait cette remarque à sa femme, avait caché l'arme dans un pot de grès. Il n'avait pas révélé la cachette. Mme Bardolle venait de la trouver.

Elle sortit l'arme de la gaine. Machinalement, ses doigts se crispèrent sur la crosse froide comme la mort. Ce contact lui fut désagréable. Elle posa l'objet sur la table, à sa portée.

Elle vérifiait les comptes de cuisine :
 — Acheté deux livres de beurre... et quatre côtelettes de mouton...

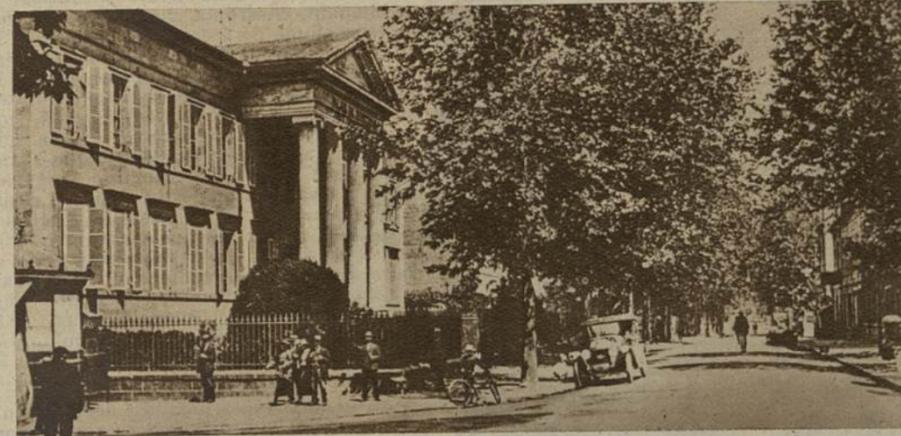
Mais sa pensée était ailleurs. Mme Bardolle avait quarante-trois ans. Originnaire de la Corrèze, elle avait suivi ses parents dans leurs déplacements. Son père avait fait une assez jolie fortune dans l'armement des bateaux. Mme Bardolle s'appelait à ce moment, et moins prosaïquement, Mlle Dutheillet de Lamothe. Elle était grande, bien faite, assez jolie. Un jour, elle fit la connaissance de celui qui devait devenir son mari. M. Bardolle appartenait à une des meilleures familles de Lubersac. Il avait deux frères, jouissait d'une certaine aisance, mais son rang social ne pouvait être comparé à celui de la jeune fille. Seulement, il était beau



La victime (ci-contre, à gauche).

A droite : Mme Bardolle.

L'OMBRE



conduisant à sa chambre. Il s'étendit sur son lit, pendant qu'on appelait les docteurs Bressy et Ritout-Lachaud. La balle avait pénétré par le côté droit, à hauteur de la première côte. Elle avait probablement perforé les intestins. On décida le transport du blessé à la clinique Nouvelle-Descapals, cours Bugnaud, à Limoges.

On pensa tout d'abord qu'il n'y aurait pas de suites graves.
 — Je n'aurai qu'une incapacité de travail de quelques jours, disait Bardolle. Ce n'est qu'un accident.

Brusquement, son état empira. Un parent de la famille, M. Marsaly Emile, 56 ans, fit observer qu'il conviendrait, pour éviter tous ennuis ultérieurs, de prévenir la police. On y pensa un peu tard. C'est lui qui se chargea d'aller prévenir M. Faure, commissaire de police de l'arrondissement. Il le fit dans ces termes :

— Mon cousin, M. Bardolle, marchand de bois à Lubersac, a été blessé accidentellement hier soir, 25 octobre. Je crois qu'il va mourir ; je voudrais que vous veniez recueillir ses dernières déclarations, car il ne s'agit que d'un accident.

Les deux hommes partirent, mais, quand ils arrivèrent, M. Bardolle était déjà mort. On avait même fait la toilette funèbre.

Et on peut dire que c'est là que commence le véritable drame.

Mme Bardolle était trop affolée pour mesurer la portée exacte de ses paroles. Elle raconta qu'elle avait pris son mari pour un malfaiteur ; puis, qu'il s'agissait d'un accident. Elle ne savait même pas à quel endroit précis elle avait tiré. Le revolver fut retrouvé à vingt-deux mètres du perron. Qui donc l'y avait lancé ?

D'autre part, les gendarmes de Lubersac enquêtaient. Le chef de brigade Conchonnet et le gendarme Penot procédaient aux recherches. Les renseignements recueillis sur M. Bardolle, s'ils confirmaient son honnêteté, le montraient aussi gaspilleur et coureur de jupons.

Autant de raisons qui venaient pour étayer l'hypothèse du crime. Mme Bardolle était la seule personne qui pût raconter la scène. On l'inculpa d'homicide par imprudence. Dès lors, il fut impossible de connaître la vérité, car nul,

Le blessé fut transporté à la clinique Nouvelle-Descapals. — Ci-dessous, à gauche : le Palais de Justice de Brive.



garçon. Il n'en faut pas plus pour réussir des mariages inespérés.

Mlle Dutheillet de Lamothe avoua sa passion à ses parents, qui résistèrent jusqu'au moment où elle avait dit :

— Je le veux.
 On l'avait mise en garde. C'est que Bardolle ne passait point dans le pays pour un homme constant et fidèle. Sa douceur, disait-on, n'était qu'apparente. Il aimait le bon vin, la bonne chère et les femmes. Il l'avoua d'ailleurs ingénument à sa fiancée.

— J'ai eu des maîtresses.
 — Je m'en doute un peu.
 — Mais j'ai eu aussi un enfant.
 — Alors, dit-elle, il faut la reconnaître, lui donner votre nom et lui faire une pension.

La petite a aujourd'hui dix-huit ans. Grâce à la pension que lui a fait verser son père, elle pu continuer ses études à Paris. Ainsi, Mlle Dutheillet de Lamothe, devenue Mme Bardolle, pouvait-elle penser que, le passé ayant été liquidé, elle atteindrait facilement au bonheur.

Il y avait dix ans de cela.

— Quatre et trois sept et quatre onze...
 M. Bardolle n'avait pas changé. Sa femme était restée la même. Elle l'adorait, le choyait, le dorlotait. Il la trompait.

Sa profession lui donnait beaucoup de facilités. Il s'absentait comme il voulait. Il gagnait Limoge ou Brive, faisait des parties fines, dépensait beaucoup. On chuchotait même qu'il dépensait trop. Cela ne l'empêchait pas de se montrer insouciant et généreux. A Lubersac, ses exploits étaient légendaires. Pendant la guerre, il avait été l'amant de la femme d'un aubergiste et l'avait fait divorcer. On racontait même qu'il avait des tendresses pour ses bonnes.

Mme Bardolle, fatiguée par quatre maternités, se taisait. Elle l'aimait trop. Il y avait aussi les enfants qui ne devaient pas savoir.

— Dix francs d'enceustique. Décidément, Mlle Renaudin exagérait. Elle lui ferait demain des remontrances. — Que faisais Bardolle, en ce moment, où était-il ? Sept et cinq douze... — N'avait-on pas marché dans le jardin ? — Je pose deux et je retiens un. — Le vent ne soufflait plus. — Quatre et... — Oui, on avait marché. Elle reconnaissait le pas de son mari. Pourquoi ne rentrait-il pas tout de suite ? — Recommençons : Sept et trois... — Décidément, elle en aurait le cœur net.

Mme Bardolle s'était levée et machinalement, oui, machinalement, elle avait saisi le revolver. Après tout, de quoi avait-elle eu peur ? N'était-elle pas armée ? Il est vrai qu'elle ne connaissait pas le maniement du browning. Mais il suffirait peut-être de montrer l'arme.

Elle ouvrit la porte du cabinet de travail donnant sur le jardin. La lumière était derrière elle et découpait sa silhouette. La nuit était complète. Mme Bardolle se pencha un peu. Il lui semblait avoir aperçu deux ombres. La tension nerveuse de la malheureuse femme était au paroxysme. Avait-elle bien vu ? Etaient-ce des malfaiteurs ? Ou son mari ? Si c'était M. Bardolle, il serait bien surpris de voir qu'elle avait trouvé le revolver dans le pot de grès.

Dans le pot de grès ! Quelle curieuse cachette ! Brusquement, elle songea qu'il lui faudrait recommencer son addition. — Deux et trois cinq. Je pose cinq... — Heureusement que les enfants dormaient. Elle essaya de crier, mais, dans sa gorge contractée, il ne sortit aucun son. Une détonation retentit et, comme un fantôme, son mari sortit de l'ombre. Il lui avait saisi le poignet que, d'un mouvement brusque, il avait « retourné » ; le canon de l'arme était dirigé vers le sol et le browning appuyé contre lui :

— Que fais-tu, grande folle ?
 — Décidément, pensa Mme Bardolle, les dépenses de la maison sont trop élevées. Une seconde détonation retentit :

— Je le tiens, dit M. Bardolle.
 Alors seulement la femme sortit du cercle infernal où elle était plongée. Elle comprit ce qui venait de se passer.

— Qu'ai-je fait ? mon Dieu ! Qu'ai-je fait ?
 — Inutile de crier, dit le marchand de bois, et de réveiller tout le monde.

Il était un peu courbé et étouffa un gémissement. Mais il put gravir les marches du perron et l'escalier

M. Faure (à droite), commissaire de police, et les gendarmes Penot et Conchonnet menèrent l'enquête.

sauf le juge d'instruction, n'a maintenant le droit de l'interroger.

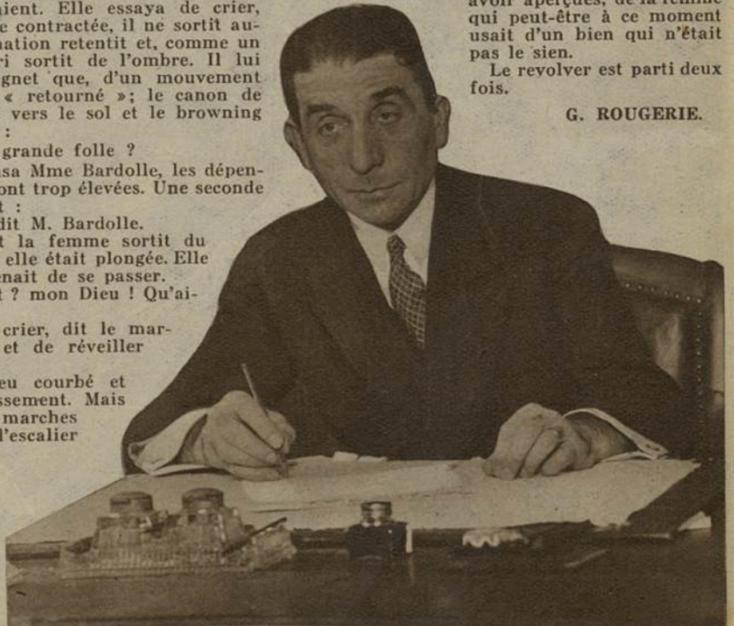
L'autopsie de la victime, pratiquée par M. le docteur Verdier, médecin-légiste, a révélé que le coup de feu avait été tiré à bout portant, que les vêtements étaient brûlés. Il n'y avait eu d'épanchement sanguin qu'à l'intérieur. Tous les intestins avaient été perforés.

La version du crime étant contestable et celle de l'accident étant fort contestée, il ne reste plus que celle de la peur. Et, vraiment, tout confirme que cette femme enfermée dans une vaste villa, à côté d'un grand jardin, près de la scierie de son mari, en pleine campagne, au milieu de la nuit, alors que tout dormait dans sa maison, a pu, a dû avoir peur.

Peur de quoi ? Des ténèbres et des dangers qu'elles renferment, de ce qui se passait dans le jardin, de l'absence de son mari, de ces deux ombres qu'elle a déclaré avoir aperçues, de la femme qui peut-être à ce moment usait d'un bien qui n'était pas le sien.

Le revolver est parti deux fois.

G. ROUGERIE.



VILLE D'AMOUR

I. — LA TRAITE DES BLANCS

Barcelone (de notre envoyé spécial).

▲ C'est, une prison : Montjuich. A l'ouest, le plus grand parc d'attractions du monde : Tibidabo. Durant vingt ans, la population de Barcelone a oscillé entre ces deux pôles, joints par les Ramblas, boulevards fleuris où passent, à heures fixes, la plus étonnante population de la Méditerranée. Et, cependant, son million d'habitants n'en fait point une capitale. Barcelone n'est qu'un port ; mais c'est aussi la plus grande porte, ouverte sur l'Amérique latine. Les nations, nées de l'Espagne, lui renvoient les petits-fils des taureaux d'Andalousie, des émeraudes et de l'or, comme au temps des caravelles de Christophe-Colomb. Barcelone expédie là-bas des vaisseaux chargés de tous les produits issus du génie européen, depuis des automobiles jusqu'à des guitares.

Cela, c'est l'officiel.

Une autre marchandise plus clandestine attend parfois, à fond de cale, sa destinée. Elle est de chair humaine.

Pas plus que le Montjuich du martyr Ferrer ne représente l'Espagne, pas plus que les assassins de Sacco et Vanzetti ne représentent les U. S. A., ceux dont on évoque ici les fantômes dérisoires et tragiques ne sont représentatifs de la Catalogne. Ce sont des accidents.

■ ■ ■

Un soir de bagarre, à la sortie du Wonderland, je fis la connaissance de Naja, commissionnaire en faux « fafes », professeur de boogie près de Piccadilly Circus, marchand d'électeurs sénatoriaux à Marseille, directeur d'une agence de location d'assassins à gages à Paris ; au demeurant, le plus courtois et le plus serviable des gentlemen.

Lorsque je serai de loisir, je raconterai dans quelles conditions il me tira d'affaire au cours d'une explication où les arguments étaient devenus soudain sans valeur et les relations diplomatiques impossibles. Ce fut lui qui intervint, et simplement, parce que nous étions deux Français perdus en Londres, et, grâce à lui, une fois de plus la toge céda aux armes. Je lui en garde une reconnaissance durable, car ses moyens dépassaient singulièrement les miens : en deux coups de browning, il avait éclairci une situation assez trouble.

Je le revois de temps en temps, au cours d'une existence sans cesse moins aventureuse, pour lui comme pour moi-même. Et maintenant, confronté chez Nine à un loup grillé parfumé de fenouil, ou assis chez Titi devant une bouillabaisse, mon ami Naja est salué courtoisement par les clients les moins affranchis de ces estimables restaurants parisiens. A tout prendre, on le confondrait avec un ministre en disponibilité ou avec un administrateur de banque à bilan satisfaisant. Il en a la distinction, le langage châtié ; seules, sa modestie naturelle et une certaine pudeur lui imposent la discrétion de ne pas porter les ornements décoratifs qu'il a d'ailleurs acquis non sans péril, au cours de la grande aventure officielle qualifiée guerre. Sa boutonnière pourrait s'orner de quelques ordres internationaux. Mais, comme l'autre, c'est moralement qu'il a ses élégances ; du moins, il le croit.

Depuis longtemps, il m'avait dit :

— Tu ne voyages plus. Tu devrais venir avec moi, un jour, à Barcelone ; je te montrerais des choses...

C'est une promenade. Toute la vie de Barcelone qu'il allait me montrer est celle que ne décrivent point les Baedekers. Elle s'inscrit toute entière entre le bord de mer, très semblable à celui de Marseille, avec ses docks, ses établissements de coquillages, ses cafés ; et ce qui s'appelle à Marseille les Catalans, avec les cabanons, s'appelle là-bas Pékin, où gîte une immense population de tziganes. De la mer, partent deux voies : les Ramblas qui sont à la fois comme les Boulevards et la Canebière, et le Parallelo qui, comme son nom l'indique, forme parallèle avec les Ramblas.

Entre ces deux voies principales, le Barrio Chino, un quartier bizarre, aux rues sombres, éclairées vers le haut par les lanternes multicolores des jupons, des chemises séchant au soleil. C'est là que vivent les douze mille prostituées officielles de Barcelone. C'est au Parallelo que, chaque jour, vers une heure du matin, en pleine lumière des arcs électriques, se succédant à la cadence de quatre minutes la chanson, cinquante femmes nues débitent leurs couplets et, en guise de salut, présentent au public un verso dodu et doré par les siestes au bord de la mer. Ainsi l'amateur est-il à même de juger de la marchandise qui lui est offerte avant de la déguster dans les salons disposés à cet effet au Royal, à l'El Dorado, au Moulin-Rouge, à Tabarin, à la Casa del Bailé. C'est là que sont les cafés qui correspondent à « Chez Dupont tout est bon », au Café de Princes, au Café de Madrid, et la Tranquilidad, le café des purs anarchistes où, mélangés avec une population fort honnête, les souteneurs, les maquerelles et toute la population qui vit de la basse noce viennent siffler le café et laper l'orchato di Chufa.

A côté, c'est la prison des femmes et, marquée d'une dalle noire, l'endroit où, il y a peu de temps encore, on dressait l'échafaud sur lequel étaient garrottés les mauvais-filles et les enfants perdus ayant quelque peu exagéré les marques extérieures de sauvagerie.

Nous errions sur le port par un bel après-midi du dernier été. Des *poisses* en chapeau de paille, à côté de leur dame, dormaient étendus à la terrasse des petits bistrotts parés de glace, de bouteilles multicolores, de zincs étincelants, de cocardes, de fleurs de papier et de petits drapeaux internationaux.

Naja me dit :

— Viens, j'ai promis un petit cadeau à une amie. La pauvre a pris de mauvaises habitudes à Montmartre. Il faut bien encourager un peu les vicieuses.

Nous entrâmes dans un petit bistrot en dormi où seul un mulâtre, faisant office de garçon, mettait une présence vivante.

— Qu'est-ce que tu prends ?

— Moi, ce sera un *seco*.

— Et moi, un *anis del mono*. Et puis, j'aimerais bien parler à Conchito pour affaire personnelle.

— Il n'est pas là.

— Oui, mais c'est la même chose.

Et mon ami plaqua du revers de la paume un billet de cinquante pesetas sur le zinc du comptoir. Le mulâtre se baissa, prit deux billets de dix pesetas, les plaça l'un sur l'autre et, de la même façon, les appliqua violemment sur le comptoir. Sans autre explication.

Naja avala son verre d'un coup et, une fois dehors, comme je lui disais :

— Eh bien ! ils vont fort, les Catalans. Trente pesetas, soixante francs, pour deux ans !

— Eh bien, et ça ?

Il m'ouvrit sa main et me montra une vingtaine de petits paquets soigneusement pliés.

— De la « came ». Si ça lui fait plaisir, à cette même ! Il n'y a pas de meilleur moyen de les tenir. Quand on a mon âge, on ne peut les régaler ni avec des caresses, ni avec des coups ; alors, moi, c'est ma façon de leur faire l'amour !...

Le trust des Françaises surveillées.

— Maintenant, nous allons au Conseil d'Administration de la S. D. N.

— La Société des Nations a des représentants ici ?

— Penses-tu ! La S. D. N., c'est une société sérieuse : Societat Directiva de Novias.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Au bout des Ramblas, près de la place Catalogne, dans un immeuble d'allure américaine, faisant gratter-ciel, quatre ascenseurs collinent les visiteurs à travers la vingtaine d'étages du building. Pas un détail n'arrête

A l'est, Barcelone est dominée par l'éperon sévère du fort de Montjuich, où fut exécuté Francisco Ferrer



regard, sinon, au rez-de-chaussée, un *living* d'où sortent, en rubans, les derniers de la bourse de New-York, de Paris, Londres, etc... Aux murs, des quantités de plaques noires à inscriptions dorées, comme autant d'*ex voto* au Dieu Mercure.

Au huitième étage, l'ascenseur nous arrête dans un vaste couloir sur lequel s'ouvrent à l'angle des alvéoles des offices, nous trouvons sur une porte vitrée peinte en noir (ce qui affaiblit déjà une certaine volonté de durée de la Société) les lettres fatidiques S. D. N. Un secrétaire nous reçoit. Naja fait claquer sur son bureau le bristol d'une carte. On nous fait entrer dans une salle nue ; au milieu, il y a un vaste bureau sur lequel sont disposés des sous-mains en maroquin bleu. Devant chaque sous-main, un écritoire dans lequel est enfoncé un stylographe à bague d'or. Six fauteuils confortablement installés dans des fauteuils semblaient attendre l'arrivée de Naja. Ce n'est point sans étonnement qu'ils nous considèrent.

Un ami sérieux et sûr comme moi-même, dit Naja.

D'ailleurs, nous ne demandons pas la discrétion, me dit dans un sourire et dans un parfait français un monsieur auquel le ton ironique avait donné quelque ressemblance avec M. Guernier. Il en a la barbe griseuse, le regard clignotant, la superbe comme lui, il rayonne comme la lune. Un monsieur qui est certainement heureux de même et de ses affaires. C'est le redoutable président du Conseil d'Administration de la S. D. N. dont j'ignorais que Naja fût le légataire pour la France.

M. Guernier, ou plutôt son sosie, déclare :
 — Notre Commissaire aux comptes vient de nous établir le bilan pour le premier semestre de l'année 1932. Nous allons laisser la parole à M. Pintran, notre secrétaire, qui vous donnera lecture du rapport de la société, en ce qui concerne la surveillance des Françaises : pupilles, en maisons, ou no-

En ce qui concerne la surveillance des pupilles, les trois Françaises actuellement chez Rachel semblent pouvoir supporter aimablement le voyage en Amérique du Sud. Rachel considère cette éventualité avec satisfaction, car la Française est actuellement très demandée dans ses salons. Il importe cependant qu'elle puisse renouveler fréquemment ses pupilles. Je demanderai donc à M. Naja de bien vouloir donner des instructions à ses collaborateurs pour qu'on nous fasse parvenir d'urgence trois pupilles destinées à remplacer celles que nous allons faire diriger vers l'Amérique du Sud — et, tournant avec un sourire aimable vers les membres du conseil — si du moins ces messieurs sont pleinement d'accord avec moi, après lecture des procès verbaux.

RENSEIGNEMENTS MORAUX. — Marcelle, Agnès et Martine sont, à un même degré, soumises aux coutumes imposées par Mme Rachel. Durant les six mois préparatoires elles viennent de passer dans sa maison, lui a été impossible de surprendre la moindre planque ; les sorties sont régulières on n'a pas observé, de leur part, de sorties avec des clients de la maison. Leur correspondance surveillée révèle qu'elles n'ont d'autres relations qu'avec les membres de leur famille ou avec leur ami de Paris.

RENSEIGNEMENTS MÉDICAUX. — Au point de vue physiologique, Agnès donnait quelques inquiétudes au début de son séjour à Barcelone. On l'a soumise à l'observation d'un spécialiste qui n'a pu surprendre en elle que de l'hypertension consécutive, sans suite, à l'absorption trop abondante de liquides, conjuguée avec le changement de climat et de température. On ne peut attribuer ce malaise passager qu'à trop de zèle. Agnès, qui était à Paris dans une maison à la rue de l'A..., où l'on ne fait pas la limonade, poussait, au début de son séjour à Barcelone, les clients à la consommation par un zèle professionnel. Un rapide régime nous a permis d'observer qu'elle est en parfait état de santé.

Pour les trois sujets, l'examen des

dents est excellent ; les prises de sang ont donné un résultat négatif, aussi bien pour le Wasserman que pour les autres réactions. On ne peut avoir, du côté des poumons, nulle inquiétude. Quant aux organes de travail, suivant une attentive visite du spécialiste habituel, attaché à notre maison, ils sont en parfait état.

Durant une heure, j'ai entendu discuter, accepter ou éliminer une certaine de candidates au voyage à Buenos-Aires.

Je devais assister, au cours de ce singulier conseil d'administration, à une discussion plus surprenante. Naja posait une question :

— Pouvez-vous me donner des renseignements sur l'expérience que nous tentons actuellement à Buenos-Aires ? Barquette, de la rue Gabrielle, me demande ce que sont devenus ses petits copains ?

— L'expérience que nous avons tentée récemment, en Amérique du Sud, donne de pitoyables résultats à Rio, mais, par contre, a connu le plus franc succès à Buenos-Aires. Vous n'ignorez pas que, en raison des mœurs de la capitale argentine, la pédérastie n'est plus seulement une mode élégante, mais a gagné jusqu'aux classes laborieuses de la population masculine.

« Nous n'avons, jusqu'à présent, des résultats satisfaisants que dans les cas où les jeunes gens expédiés à Buenos-Aires opèrent individuellement. Dans les maisons de société du Brésil, il apparaît que nos jeunes gens tendent à se libérer des règlements qu'ils avaient acceptés avant leur envoi en Amérique. Cependant, les fonds nous parviennent régulièrement et nous allons tenter une expérience plus concluante avec une dizaine d'hommes qui partiront par un prochain paquebot à destination de Rio. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Naja me dit :

— Tu vas pouvoir te rendre compte sur place.

Au Barrio-Chino, le soir-même, sur la scène d'un music-hall qui ne différait pas beaucoup de ceux où s'exhibaient des chanteuses dont les talents étaient tout autres que vœux, j'ai vu un spectacle de boys uniformément dévêtus ou plutôt habillés en girls de music-hall ou en acrobates de cirque. Tous mimaient les ébats et les mines habituelles des danseuses et chanteuses de music-hall, mais avec une pointe d'obscénité équivoque, très volontaire. Les décors eux-mêmes étaient obscènes : ce n'était que fleurs monstrueuses, symboles phalliques. Une toile de fond, à un certain moment, descendant des cintres, portait cette simple inscription :

« Si quieres vivir sano naentreques
 A la mujer loque tienes en la mano. »

Devant la Criolla, un dancing grand comme la rue de Lappe toute entière, uniformément illuminé de milliers d'ampoules rou-

Ci-dessous, de gauche à droite : Parés d'une petite chemise de linon ou d'un simple pantalon de toile, des jeunes gens souriaient. — Le quartier tumultueux du Barrio Chino. — Des petites filles tournaient aux bras de marins et de soutiers. — Des éphèbes habillés en acrobates s'exhibaient devant des décors équivoques.

ges, un orchestre tonitruant jouait le dernier air à la mode : *Del Perchel al Plata*.

Des invertis des deux sexes formaient la majorité des danseurs de ce lieu pourpre. Des petites filles tournaient au bras de marins et de soutiers. La musique infernale les plaquait poitrine contre poitrine aux sons d'un Péricon ; le Péricon, la danse torride venue du Sud-Amérique, danse plus impudique et plus sauvage que la rumba et le tango des gauchos. C'était comme l'hymne national de toute cette population interlope, de tout ce monde d'égoût et de lupanar. Tous dansaient avec une impudeur si tranquille qu'elle paraissait en devenir naturelle. Pas de bagarre, pas de querelle...

Dehors, par groupes, nus et parés seulement d'une petite chemise en linon ou d'un simple pantalon de toile, la fleur à l'oreille, les cheveux en casque noir ou décolorés au blond platine, les yeux bleuis ou argentés, les lèvres peintes en cœur, des jeunes gens souriaient, ou décochaient aux passants les mêmes apostrophes que j'avais entendues sur la Rambla lancées aux filles par les mâles :

— Que le ventre de ta mère soit béni d'avoir fait une si belle pute !...

Personne ne s'en étonnait ; simple question de goût. On les admettait toutes ; la nuit tiède y invitait. Des carabiniers, des gardes civiles, passaient tranquillement, le tricorne ciré sur la tête, la cigarette aux lèvres, le fusil en bandoulière.

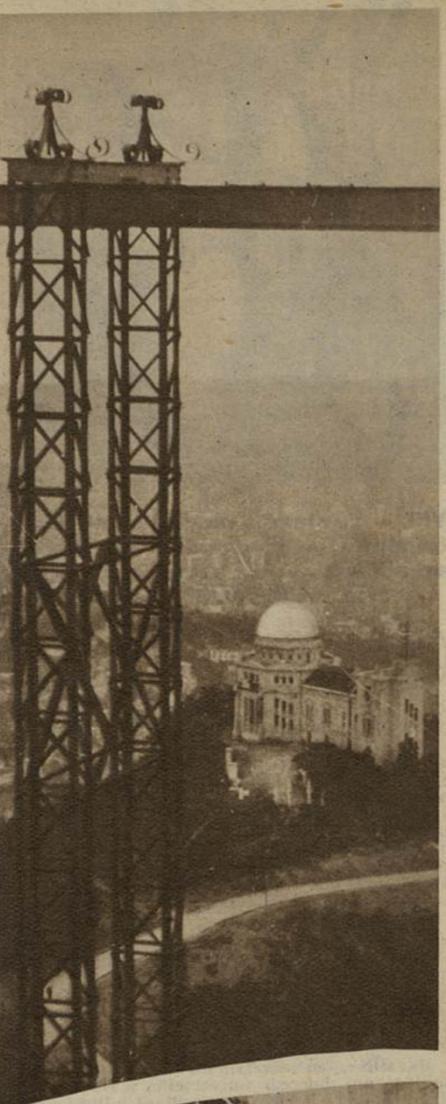
Depuis le départ du roi, leur tâche est terminée. Des jeunes gens en fleurs les caressaient au passage.

A cinquante mètres de là, nous retombâmes sur le port illuminé du départ nocturne des hauts steamers ; des cargos couverts de feux, comme pour une parade nocturne, quittaient Barcelone pour l'Amérique. Dans leurs flancs, peut-être entraînaient-ils des esclaves voués à la traite des blancs !...

Au bord du quai désert, errait une vieille, couronnée de fleurs. Elle n'est pas folle, elle n'est même pas excentrique : elle aime les fleurs et trouve que, sous la lumière et le soleil, on a le droit de se couronner de roses et de magnolias, les fleurs d'amour et de mort.

(A suivre.) Jérôme MAYNARD.

A l'ouest, la ville resplendit des lumières du parc d'attractions de Tibidabo que survole un chemin de fer aérien (à droite), d'où l'on découvre un panorama magnifique.



Autour d'un vaste bureau sur lequel sont disposés des sous-mains en maroquin bleu, les administrateurs de la S. D. N. discutent confortablement de leurs intérêts.



VIII. — Les temps modernes et leurs criminels. — L'échafaud en Grève et ailleurs. — La torture disparaît à la fin du XVIII^e siècle (1)

ETTE série de brèves esquisses sur le crime à travers les âges va prendre fin en même temps que l'Ancien Régime.

Le xv^e siècle avait été marqué, en France, par les effroyables brigandages des routiers, et le xvi^e, dans sa seconde moitié, par les excès sanglants des guerres de religion. Le xvii^e siècle et le xviii^e jusqu'à la Révolution ne souffrirent pas de maux aussi profonds et aussi collectifs. Les villes et les campagnes connurent quelque relative sécurité et leurs habitants purent couler des jours plus ou moins heureux selon leur condition, mais où ils étaient du moins libérés à peu près du souci d'avoir à se garer, eux et leur famille, du massacre, du vol et du viol.

En ces temps plus policés, le crime pourtant ne chôma pas (quand a-t-il jamais chômé, sinon dans le mythologique Age d'Or ?) et les méthodes de répression pénale sont toujours marquées du signe de la plus sauvage cruauté. Une cruauté qui, pour nos mœurs évoluées, apparaît atroce, quelle que soit la noirceur du forfait à punir.

Ravaillac, en assassinant Henri IV, avait soulevé une horreur universelle, mais les délibérations du Parlement, étudiant minutieusement, en s'aidant de renseignements puisés en de vieux livres, la meilleure méthode pour prolonger et rendre plus horrible le supplice du misérable, sont néanmoins un sinistre exemple de la férocité humaine.

Encore Ravaillac avait-il tué, mais Damiens, qui ne fit qu'égratigner Louis XV avec une lame de canif, fut, comme Ravaillac, en même temps qu'écartelé, tenaillé au fer rouge, brûlé au plomb fondu, au soufre, à la cire, à la poix et à l'huile bouillantes. Et cela se passait au milieu du xviii^e siècle.

Remarquons que le crime de lèse-majesté — cas royal — comprenait non seulement l'attentat contre la vie du prince mais aussi contre son autorité ou contre la sûreté de l'Etat. Ces crimes étaient imprescriptibles, pouvaient être poursuivis même après la mort du coupable, dont les enfants et les parents étaient eux-mêmes punis. Les père et mère de Ravaillac furent expulsés de France, sous peine d'être pendus s'ils osaient revenir ; ses autres parents durent changer de nom, sous la même peine.

Toute action qui, de près ou de loin, pouvait porter atteinte à la personne royale prenait une exceptionnelle gravité. Le *Mercurius François* de l'an 1629 raconte qu'au mois d'octobre de cette année-là, le roi Louis XIII se trouvant à Fontainebleau, un pauvre diable imagina de se blesser à la poitrine dans les couloirs du château. Il raconta, espérant obte-

nir une récompense, qu'il avait reçu un coup de pistolet en essayant d'arrêter un homme qu'il savait résolu à attenter à la vie du roi, et qui, malgré ses efforts, prit la fuite. C'était une fourberie inspirée par la misère. Elle fut aisément reconnue et punie du supplice de la roue.

■ ■ ■

La roue !... Nous avons décrit ce supplice dans un précédent article. Combien de misérables y furent condamnés. Rappelons quelques noms entre les plus sinistrement fameux :

L'abbé et le chevalier de Ganges. Les deux plus grands coupables d'une des plus célèbres causes du xvii^e siècle. Ils avaient assassiné,

Léonora Galigai, maréchale d'Ancre, fut condamnée à mort et décapitée en 1617, pour crime de sorcellerie et de lèse-majesté.

avec une incroyable férocité, leur belle-sœur, la touchante, séduisante et vertueuse marquise de Ganges. Condamnés à la roue par le Parlement de Toulouse, ils ne furent pas exécutés, étant en fuite.

Le comte de Horn. Il avait assassiné, près de la rue Quincampoix, avec l'aide d'un complice, un courtier porteur d'actions de la banque de Law. Bien que de naissance illustre (il était allié de la princesse Palatine), Horn fut condamné à être rompu vif, son crime étant réputé « infâme et déshonorant ». Ses parents supplièrent le Régent de changer la peine et de substituer la décollation à la roue, « attendu que ce supplice honteux empêchait les filles de leur maison d'être chanoinesses en Flandre ». Mais, sur l'insistance de Law, le Régent refusa. Horn fut exécuté en place de Grève et il resta une heure sur la roue avant de mourir. C'était le mardi saint (26 mars 1720) dernier jour où l'on pouvait exécuter.

L'année suivante, en Grève également, périsait de la même façon Cartouche, illustre entre tous les voleurs. Son jeune frère, condamné seulement à être suspendu sous les aisselles pendant deux heures, mourut avant que fussent écoulées les deux heures. Il est vrai que la planchette habituellement placée sous les pieds du patient avait été supprimée dans le but d'obtenir la mort tout en semblant respecter le texte de l'arrêt.

Au milieu du siècle, Mandrin, chef de bande et contrebandier, et dont le nom est resté aussi fameux que celui de Cartouche, est roué vif, à Valence, au milieu d'un grand concours de populaire (il vint des gens de quinze lieues à la ronde) dont la curiosité est surexcitée par la renommée de ses exploits.

Le cas de Jean Calas est également célèbre,

mais à un autre titre : celui d'innocent injustement condamné. Calas avait soixante-quatre ans quand il fut rompu vif à Toulouse (1762). Il avait été condamné sous l'accusation d'avoir étranglé son fils pour l'empêcher de se convertir au catholicisme. Le fils, en réalité, s'était pendu. Cela fut prouvé — trop tard. Voltaire s'éleva avec énergie contre cette épouvantable erreur judiciaire et Calas fut réhabilité, ce qui lui rendit l'honneur mais pas la vie.

Mentionnons enfin le sinistre et hypocrite empoisonneur Desrues. Vêtu de la chemise des condamnés, portant devant et derrière lui un écriteau avec ces mots : « empoisonneur de dessein prémédité », il fut mené dans un tombeau, d'abord à Notre-Dame où, portant une torche de cire ardente de deux livres, il fit amende honorable, puis en place de Grève où l'échafaud l'attendait. Il y monta à sept heures du soir (6 mai 1777). On l'étendit sur la roue et une foule immense le huait et hurlait de joie. Il ne mourut qu'après le coup de grâce, appliqué sur la poitrine. Le corps fut brûlé et, le lendemain, le public acheta à l'exécuteur les débris calcinés des os et s'en courut aux loteries, persuadé



royaume ; les pratiques superstitieuses sont défendues et punies exemplairement, mais seules sont passibles du dernier supplice « les personnes assez méchantes pour joindre à la superstition l'impiété et le sacrilège, ou pour se servir de vénéfices et de poisons ». Ces principes furent appliqués en 1689 dans l'affaire des bergers de la Brie. Ils avaient fait périr des bestiaux, on disait aussi des humains, par l'emploi d'eau bénite mêlée d'arsenic, avec accompagnement de sortilèges. Ils furent envoyés aux galères ou pendus, non comme magiciens, mais comme empoisonneurs.

Pendant tout le xviii^e siècle, les possédés sont encore plus nombreuses que les sorcières. Les phénomènes démoniaques sont signalés partout. Une religieuse nerveuse, hallucinée, suffit pour qu'un couvent tout entier se croie possédé. Dans beaucoup de cas, c'est l'aumônier que les agitées accusent de les avoir ensorcelés. La conséquence pour lui est parfois le bûcher.

La contagion gagne souvent toute la population féminine d'un pays. A Auxonne, en 1662, on vit des femmes nobles, des bourgeoises et des femmes du peuple, des religieuses, des laïques, se livrer aux plus extraordinaires accès de démence. Elles délirant, aboient, se contorsionnent, se raidissent, se frappent sans se blesser, éteignent sans se brûler des charbons ardents, vomissent des animaux vivants. Les choses saintes leur inspirent une profonde horreur. Quatre évêques et quatre docteurs en Sorbonne se portent garants de ces faits. On en reverra d'analogues avec les Convulsionnaires de Saint-Médard.

Toutefois, peu à peu, l'esprit évolue. Au xviii^e siècle, on croit enfin un peu moins aux sorcières et aux possédés. Quand le P. Girard, en 1730, fut accusé par Catherine Cadière de l'avoir ensorcelé, il fut acquitté.

Cependant, en 1766, le chevalier de La Barre fut décapité à Abbeville par application de l'ordonnance de 1682, non pas pour sorcellerie, mais pour impiété et sacrilège. Son supplice, du reste, souleva une vive indignation, d'autant plus que les fautes commises ne semblaient vraiment pas très prouvées — ni pas très graves pour l'esprit du temps.

Nous voici à la veille de 89. Signalons un grand progrès fait dans la législation pénale : la suppression par Louis XVI de la torture en tant que question préparatoire, et une cause célèbre entre toutes, l'Affaire du Collier de la Reine.

La Révolution va bouleverser les lois, supprimer bien des genres de crimes, supprimer la question préalable et instituer un châtiement unique pour tous les condamnés à la peine capitale : la guillotine.

La justice des hommes, si sinistre que soit toute exécution capitale, n'offrit plus dès lors ce caractère de légale barbarie dont nous avons vu se dérouler le long des siècles les scènes inhumaines.

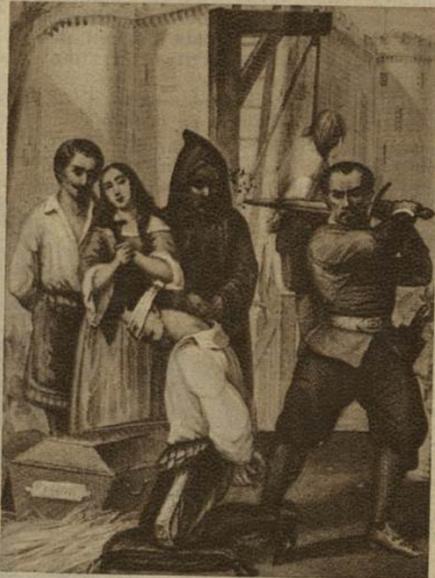
Frédéric BOUTET.

FIN



Le sinistre et hypocrite empoisonneur Desrues avait enfermé une de ses victimes dans une malle. Il fut mené dans un tombeau d'abord à Notre-Dame où, portant une torche de cire ardente de deux livres, il fit amende honorable, puis en place de Grève où l'échafaud l'attendait.

Les parents du comte de Horn supplièrent le Régent que l'on substituât la décollation au supplice infamant de la roue. Mais il refusa.



que c'étaient des porte-veine au même titre que la corde de pendu.

Remarquons qu'au siècle précédent, sous le règne de Louis XIV, les trois plus célèbres affaires criminelles sont des affaires d'empoisonnement et qu'elles ont pour lugubres héroïnes des femmes, soit victimes, soit coupables. La marquise de Ganges est empoisonnée par ses beaux-frères, qui, par surcroît, la poignardent. La Brinvilliers empoisonne son père, ses frères. Elle est décapitée, puis brûlée en Grève. Son instrument, La Chaussée, est roué vif. La Voisin est le centre de ce qu'on a appelé l'Affaire des Poisons. L'empoisonnement se multiplie et se mêle de sorcellerie.

■ ■ ■

L'épidémie de sorcellerie qui a éclaté avec tant de violence sous les derniers Valois s'est prolongée jusqu'au xviii^e siècle. Notons Léonora Galigai, maréchale d'Ancre, condamnée à mort et décapitée en 1617, étant accusée du crime de sorcellerie autant que du crime de lèse-majesté. On lui reprochait d'évoquer les puissances infernales dans son hôtel de la rue de Tournon pour assurer son influence sur Marie de Médicis qui, elle-même, était superstitieuse au plus haut point et avait à son service un magicien, Fabroni, qu'elle garda près d'elle pendant son exil.

Tout le monde, à l'époque, croit à l'action du diable, à son intervention dans les affaires humaines. On croit à l'astrologie, aux talismans, aux charmes, aux sortilèges.

On avance dans le siècle ; l'esprit moderne se crée, se forme, mais la superstition ne recule pas, — et ne recule pas devant les plus affreux crimes, comme les sacrifices d'enfants égorgés au cours des Messes Noires de « l'Affaire des Poisons ». Et ce sont les plus grandes dames de la Cour qui offrent leurs corps nus pour la célébration de ces cérémonies sanglantes qui aboutirent à la Chambre ardente.

C'est deux ans après l'exécution de la Voisin que Louis XIV, en 1682, rendit un édit qui fut le point de départ d'une jurisprudence nouvelle en matière de sorcellerie.

Les magiciens et devins sont expulsés du



La Voisin fut, en 1680, traînée sur le bûcher et liée avec des chaînes de fer ; elle se mit à crier des jurons et repoussa violemment la paille cinq ou six fois.



Le jeune frère de Cartouche fut condamné à être suspendu sous les aisselles.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 46.401 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 46.409 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 46.416 : Carrières administratives.

Broch. 46.418 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 46.428 : Emplois réservés.

Broch. 46.430 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 46.440 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 46.442 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, comptable, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 46.450 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 46.457 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 46.464 : Marine marchande.

Broch. 46.466 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 46.475 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 46.478 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupeur pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 46.486 : Journalisme, secrétariats ; éloquence usuelle.

Broch. 46.491 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 46.498 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Un ASTROLOGUE

Offre de vous révéler GRATUITEMENT

les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait

pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune et le bonheur. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes ; la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise

vous sera envoyée gratuitement par le prof. OX. Écrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez si vous le voulez 2 francs pour les frais de rédaction.

Professeur OX Service 257 L,
1, avenue Pilaudo, ASNIÈRES (Seine).

VENTE RECLAME
MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remonteur marchant 36 heures. Même prix : Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garantie 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont remb.
Horlogerie D. P. ERVICT, rue Amélie, Paris

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane
Fr. 37- — Fr. 60-
affranchir lettres 1.50 cartes post. 0.90

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

100 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré partout. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

GRAND CONCOURS
2000 PHONOS ou T. S. F.
DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions

men

Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'état français universellement connu.

Réponse
Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse sur

Ets EMYPHONE (Serv. Concours 21) 17, rue Sedaine, Paris XI^e

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED »

ACHETEZ A CREDIT

CATALOGUE
7014
FRANCO

aux mêmes prix qu'au comptant
avec 12 MOIS DE CREDIT

CATALOGUE
7014
FRANCO

Les grandes marques
T.S.F. VITUS — NATIONAL — PHILIPS
T.S.F. TÉCALÉMIT — SONORA — RADIO L. L.

L'INTERMÉDIAIRE, 17, Rue Monsigny, à PARIS

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE.
De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Étoile).

TOUT VOUS REUSSIRA

Lisez la curieuse brochure envoyée c. 0 fr. 50.

LES SECRETS DU BONHEUR

M^{me} R. NIARKA, avenue Gallieni, St-Mandé (Seine).

VOYANTE Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17^e), cour 3^e étage. De 1 h. à 7 h.

M^{me} de THELES CÉLEBRE VOYANTE DIPLOMÉE. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et p. cor. mandat 10 fr. 50. d. nais. T. l. j. (lun. exc.). 74, r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

VOYANTE Tarots, Astrologie, lignes main. Guide précieux. Succès en tout. Date des événements Mme MAY, 86, rue des Moines, Paris, 17^e (de 2 à 7 h.) et par corresp. 20 francs. Même Dimanche. Métro : Brochant.

Dr ADANARI LA MERVEILLEUSE THIBETAINE, par sa clairvoyance et sa science mystérieuse, vous aidera en tout. Cristal. Analyse astrale. T. l. j., 3-7 h., dim. 10-12. Consult. en toutes langues, 25 fr., 9, r. Buffault, 2^e et ascenseur (Cadet).

Mme TAMARA Sujet russe infallible. Tarots, Ligne main. T. l. j., de 2 à 7 h. A part. de 10 f. 60, rue du Cherche-Midi. 2^e ét. Escalier B. PARIS (6^e)

MORGANE Verra tout dans vos mains. Interprète les songes. Tarots Chiromancie. 36, avenue Mozart (10^e), 2^e étage. Métro Rancigh, de 2 h. à 6 h.

CHIENS TOUTES RACES POLICE, CHASSE, HARDE, LIÈGE avec pedigree et garanties. Expéditions tous pays **CHENIL BERGER POLICIER** MONTREUIL (Seine) - Téléphons 225 Succursale : 14, Rue Saint-Roch - PARIS

MONTRE Heures Sautantes Dernière Nouveauté Ni verre - Ni Aiguilles Les arrêts complètement supprimés LECTURE FACILE En nickel chromé anti-magnétique. 15 f. Qualité extra soignée. Remboursement 10 ans Envoi cont. Rembour. Exigez la marque "KAPLUS" Spécialité d'Heures Sautantes Méfiez-vous des imitations et des pacotilles USINE D'HORLOGERIE **KAPLUS O. 28** RUE DE RIVOLI PARIS, Métro St-Paul

POUR MAIGRIR Envoie gratuit étude sur l'extract de plantes GANDHOUR, le baume miraculeux qui fait maigrir comme par enchantement le parti du corps qu'il touche (son histoire, ses effets, ce qu'il faut en penser) M^{me} des ALBRETS, 5, Rue Mondétour, Paris D'écoupez et conservez précieusement cette adresse

Offre désintéressée - On nous écrit J'ai obtenu **UNE BELLE POITRINE en 8 JOURS**

J'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement sans rien absorber, développerment ou raffermissement des seins (bien être le cas). Joindre 5 fr. par lettre. Il sera répondu à toutes les lettres. Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à **Madame A. VIVIAN** 75, rue Lafayette, 75, PARIS

Maigrissez en secret sans avoir de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Écrivez, en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanc, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

En Réclame

2 Magnifiques Carillons WESTMINSTER

Grands mouvements 4/4 indécomptables massifs, sonorité puissante et harmonieuse, 8 gongs, 8 marteaux en accord parfait. Ebénisterie de choix sculptée dans la masse. Cadran argenté. Glaces biseautées. **GARANTIS 10 ANS**

PRIX SACRIFIÉS

Valeur réelle 500 fr. Au comptant 337 fr. 50

25 frs PAR MOIS

Valeur réelle 600 fr. Au comptant 405 fr.

BULLETIN DE COMMANDE C.A. J'achète aux Ets CAMP, Paris, 1 carillon Westminster modèle: A, haut. 72 cm., chène clair ou foncé façon noyer, 450 frs. B, haut. 70 cm., chène clair ou foncé façon noyer, 375 frs. (Biffer la mention inutile) payable 25 frs par mois au compte de Chèques-Postaux PARIS 595-51. Un bulletin de garantie accompagnera l'envoi.

Ci-joint... frs montant de la 1^{re} mensualité et des frais d'emballage et d'expédition suivants : 18 frs pour France. - 36 frs pour : Corse, Algérie et Tunisie.

Fait à... le... 193...
Nom et prénom... Signature...
Profession ou qualité...
Domicile...
Gare...

Faculté de retour dans les 8 jours en cas de non convenance.
ETS CAMP, 1, Rue Borda - PARIS (3^e)

9 volumes in-4^e reliés.
15 MOIS DE CREDIT

Rien à payer d'avance

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

PAR **GABRIEL HANOTAUX**
de l'Académie Française, Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

La Guerre de 1914 à 1918, dans le monde entier, sur tous les fronts et sous toutes les formes, sur terre, sur mer, dans les airs et sous les flots.

TOUS CEUX QUI ONT VÉCU LES HEURES EFFROYABLES DE LA GUERRE VOU-DRONT POSSÉDER DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE UN OUVRAGE QUI RETRACE TOUTES LES PÉRIPIÉTIES DU PLUS FORMIDABLE DRAME QUE L'HISTOIRE AIT ENREGISTRÉ

A BONDAMMENT illustré, complété par de nombreuses cartes claires et précises, ce splendide ouvrage, ENTièrement achevé et LIVRABLE IMMÉDIATEMENT, est une œuvre considérable qui permet enfin à chacun de VOIR et de COMPRENDRE la Guerre Mondiale.

La seule Histoire de la Guerre qui soit l'œuvre d'un véritable historien.

NEUF beaux volumes 0^m25 x 0^m32, luxueusement reliés vert-amine, attributs or aux dos, têtes dorées. **60 fr.** PRIX : 900 fr., réglables par mensualités de 850 fr. (f^o en France et Afrique du Nord).

2.146 ILLUSTRATIONS CARTES — PORTRAITS

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

BULLETIN à envoyer copié ou signé à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame, Paris-6^e

Veuillez m'adresser (franco en France) l'Histoire de la Guerre de 1914, de G. HANOTAUX, 9 vol. reliés, 900 fr., que je paierai 60 fr. par mois, ou au comptant 850 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom... Profession... Domicile...

SIGNATURE :

DÉTECTIVE

Le poison sur la ville



C'est, à Toulon, de cette boîte aux lettres que partaient presque chaque jour les calomnies odieuses qui empoisonnèrent la cité.
(Lire, pages 8 et 9, la dramatique enquête de notre envoyé spécial Luc Dornain.)

AU SOMMAIRE | L'échafaud sur la place publique ? par Maggie Guiral. — Le rendez-vous des « Morts », par Louis Palauqui. — Les partisans, par Étienne
DE CE NUMÉRO | Hervier. — Sous les doigts du vannier, par Henri Becriaux. — L'appel de l'ombre, par G. Rougerie. — Ville d'amour, par Jérôme Maynard.